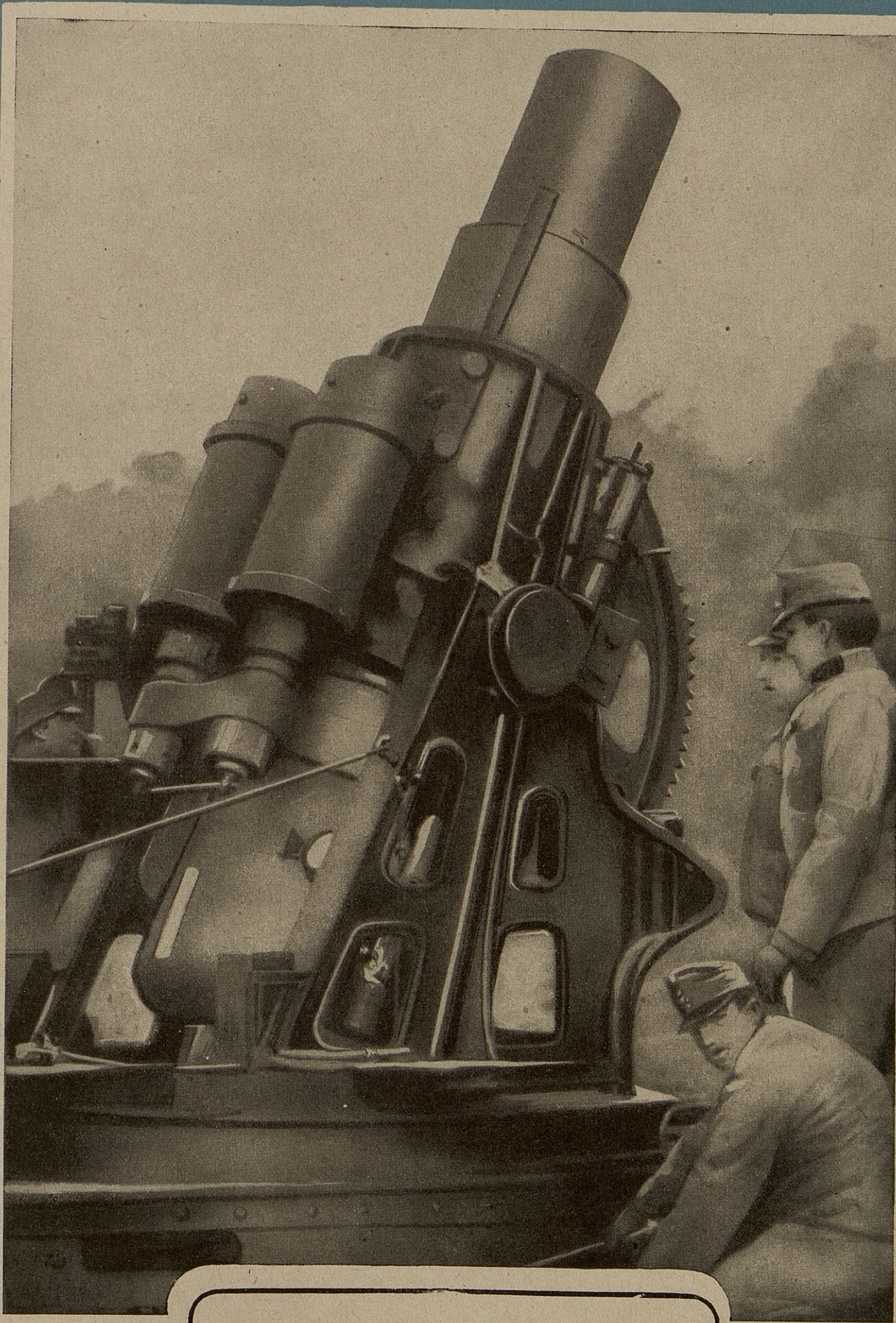


LE PAYS DE FRANCE

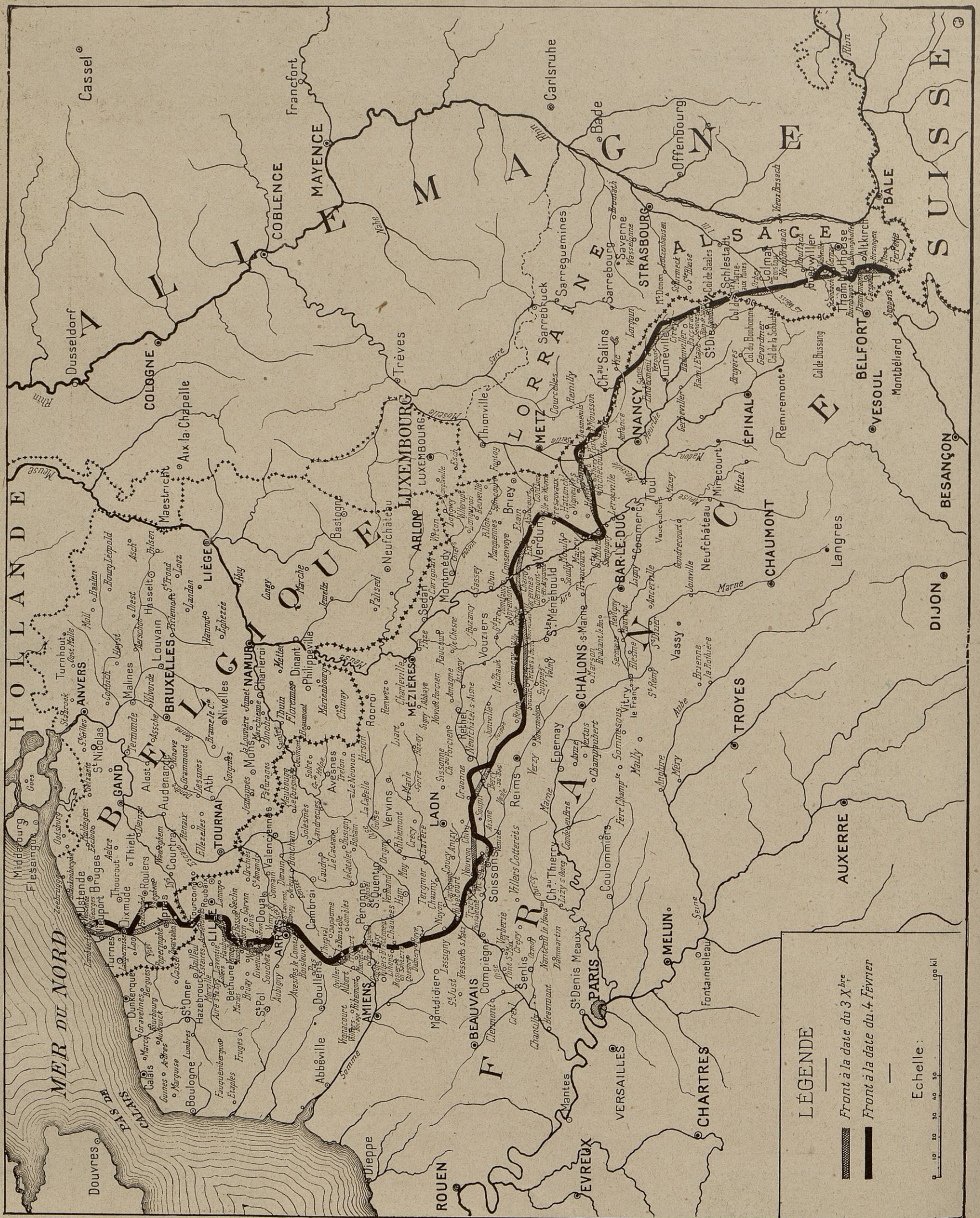


LE MONSTRUEUX CANON DE SIÈGE AUTRICHIEN
dont les Allemands se sont servis contre nous

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6,
boulevard Poissonnière
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 28 JANVIER AU 4 FÉVRIER



PRÈS la fameuse semaine du kaiser, qui coûta plus de vingt mille morts à l'armée allemande, une accalmie relative s'est produite sur tout le front ; les attaques de l'ennemi ont été généralement moins vives, soutenues avec des effectifs plus restreints ; à peu près sur tous les points elles ont été repoussées par nos troupes.

En Belgique les armées alliées ont progressé vers Ostende ; le 28 janvier notre infanterie a pris pied dans la Grande-Dune, infligeant de grosses pertes aux Allemands. Les journaux anglais ont beaucoup insisté sur cette avance de nos troupes le long de la mer du Nord ; mais les communiqués officiels se sont bornés à signaler l'activité de l'artillerie lourde allemande contre l'armée belge, pour tenter de la déloger des positions qu'elle a enlevées sur les bords de l'Yser. Cependant les Allemands ne sont pas sans inquiétude sur le mouvement que nous avons prononcé, car ils prennent des précautions particulières à l'est d'Ostende.

L'ennemi a renouvelé, sans plus de succès, ses attaques contre Cuinchy ; il a lancé, le 29, trois bataillons contre le front anglais ; mais nos alliés les ont ramenés vivement, en leur infligeant de grosses pertes.

Deux jours après, les Allemands revenaient à la charge ; ils parvenaient à s'emparer d'un poste anglais ; ce succès fut éphémère, car les troupes britanniques, dans une brillante contre-attaque, non seulement reprurent leurs positions, mais, progressant au delà, s'emparèrent de tranchées ennemies.

Béthune est l'objectif des attaques que les Allemands dirigent contre nos alliés et contre nous-mêmes ; la possession de cette ville riche, nœud de toutes les communications vers les Flandres, l'Artois et la mer explique cet acharnement. D'autre part les Allemands essaient de briser notre avance sur la Bassée ; car, une fois maîtres de cette position, nous réoccupons Lille sans coup férir.

C'est pourquoi, après une lutte d'artillerie qui dura plusieurs jours, l'ennemi attaqua violemment le long de la route de Béthune à la Bassée ; deux premières attaques furent brisées par notre feu ; la troisième parvint à nos tranchées ; une contre-attaque à la baïonnette nous permit de bousculer l'ennemi ; la plupart des Allemands furent tués ou pris. Cette brillante action de notre infanterie a arrêté depuis l'offensive allemande : l'artillerie seule reste en jeu.

Une nouvelle attaque a eu lieu le 3 contre nos positions de Notre-Dame-de-Lorette ; elle a été refoulée par le feu de nos canons.

Plus au sud, l'ennemi a tenté inutilement de percer nos lignes ; il vient se briser encore contre la muraille de nos baïonnettes. Il a porté son effort du côté de la Boisselle ; nos positions couvrent le chemin de fer vers Albert et la route vers Amiens. Le 31 janvier, son infanterie a essayé d'une surprise sur nos tranchées ; mais nous faisons bonne garde et elle a dû s'enfuir, abandonnant grenades et explosifs.

Notre artillerie a continué ses prouesses ; chaque fois que l'infanterie ennemie a voulu sortir de ses tranchées, elle en a été empêchée par un feu intense. Sur divers points notre artillerie lourde a imposé silence à l'artillerie ennemie, a fait sauter ses caissons et détruit plusieurs de ses batteries.

L'action la plus significative s'est produite le 1^{er} février : ce jour-là, notre artillerie de gros calibre a bombardé la gare de Noyon et a provoqué deux explosions. Ce bombardement prouve que notre activité s'est réveillée dans ce secteur ; ses conséquences peuvent être graves pour l'ennemi ; en effet, la gare de Noyon sert au ravitaillement des troupes qui opèrent jusqu'à l'Aisne et, si les Allemands ne peuvent plus se servir de ce centre de distribution, leur situation vers Lassigny et Roye et sur les plateaux du Soissonnais deviendra difficile.

Le fait saillant de la semaine dont nous récapitulons les événements a été la tentative faite par les Allemands pour traverser l'Aisne. Convaincus de l'impossibilité de percer par Soissons, ils ont porté plus haut leurs efforts et c'est à Venizel et au moulin des Roches que, le 29 janvier, ils ont essayé de franchir la rivière. Ces deux points leur

offraient l'avantage de posséder des voies d'accès sur le plateau qui bo de la rive gauche et que nous occupons. La forme même de ce plateau, dont les bords sont découpés comme à l'emporte-pièce, fournit un emplacement extrêmement favorable à nos batteries. Aussi la tentative allemande a-t-elle piteusement échoué. Nos canons balayent la plaine qui s'étend sur la rive droite de l'Aisne et rendent impossible tout rassemblement de troupes sur ce point.

Du côté de Reims, les combats d'artillerie ont continué à notre avantage. A l'est de la ville, notre progression dans la région de Perthes ne se ralentit pas ; nous avons enlevé un petit bois au nord-est de Mesnil-les-Hurlus et nous en avons aussitôt organisé la défense. Ces succès nous ont valu, dans la journée du 3 février, trois attaques de l'ennemi à l'ouest de Perthes, au nord de Mesnil et au nord de Massiges ; les deux premières ont été complètement dispersées sous le feu de notre artillerie ; la troisième a profité d'une explosion de mine pour se porter en avant. Nos soldats, par une brillante contre-attaque, ont repris l'ensemble de la position ; ils se sont installés dans de nouvelles tranchées creusées à quelques mètres des anciennes devenues inhabitables.

En Argonne, les Allemands ont repris leurs attaques acharnées ; les pertes cruelles que nous leur avons infligées dans la nuit du 27 au 28 janvier ne les ont pas calmés. Le 29, ils ont lancé de nouvelles masses contre nos tranchées du bois de la Gruerie ; sous l'effort, nous avons dû reculer de deux cents mètres. Confiant dans ce petit succès, ils sont revenus le lendemain à la charge, mais nous les avons repoussés vers Fontaine-Madame. Le 31, nouvelle attaque près de Bagatelle, nouvel échec pour l'ennemi ; le lendemain, encore une attaque sur le même point, encore un échec. Sans se lasser, les Allemands ont de nouveau attaqué dans la journée du 3 février ; ils ont encore été repoussés.

En Woëvre, les actions signalées par les communiqués officiels ont été de mince importance. Des attaques allemandes au bois d'Ailly, au sud-est de Saint-Mihiel, ont été repoussées ; puis, près de Flirey, l'ennemi a voulu faire sauter nos tranchées au moyen de mines, mais

ce sont les siennes qui ont été détruites, ce qui ne donne pas une fière idée de la valeur de son personnel technique.

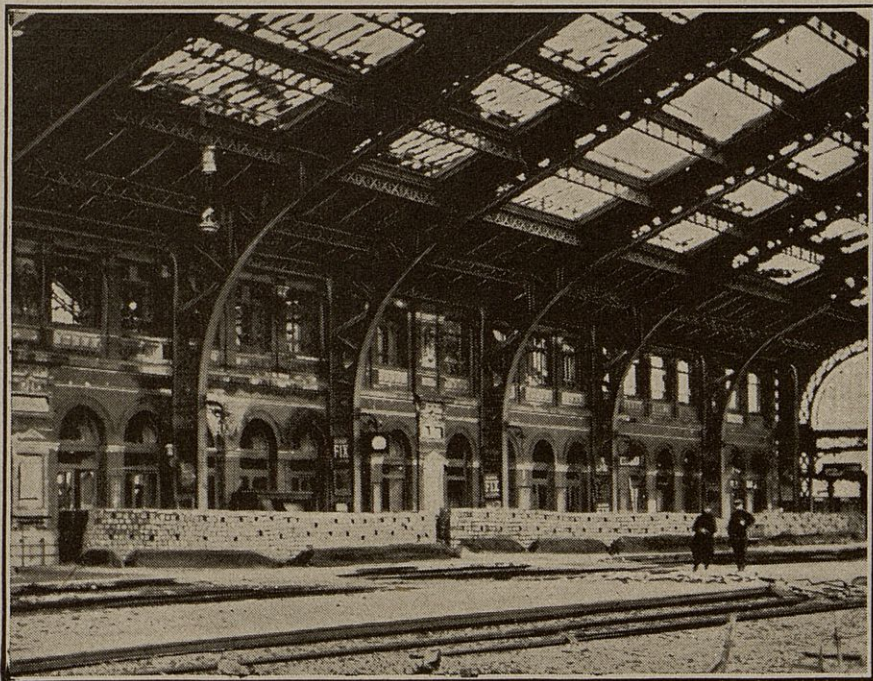
Dans les Vosges, au contraire, on a signalé d'intéressants progrès de nos troupes au nord de Senones ; elles ont avancé vers le signal de la Mère-Henry et dans le Ban-de-Sapt ; nous sommes là à cinq kilomètres à peine de la frontière. Contrairement aux affirmations d'un communiqué allemand, nous occupons le village d'Angemont, petit centre du canton de Badonviller, situé sur la pente d'une haute croupe appelée le Haut-des-Fous ; de là, nous dominons de nombreux vallons et la plaine lorraine.

En Alsace d'abondantes chutes de neige ont couvert les hauteurs ; aussi notre activité s'est-elle surtout manifestée dans les bas pays. Bien que parcimonieux, les renseignements officiels donnés sur les mouvements de nos troupes sont fort intéressants. Ils signalent notre progression dans la région d'Ammertwiller et Burnhaupt-le-Bas, qui se trouvent sur la route de Delle à Colmar ; nous nous trouverions ainsi au nord d'Altkirch que nous approchons déjà par Carspach.

Tout le terrain conquis a été solidement organisé et l'attaque d'un bataillon allemand, près de Cernay, a été repoussée. Le 1^{er} février une violente canonnade de nuit a eu lieu à Uffholz.

A ces faits d'ordre militaire peut-on ajouter les exploits des avions allemands qui ont survolé encore Dunkerque, Remiremont et autres villes sans causer de grands dégâts et les actes de piraterie de sous-marins allemands qui ont coulé quelques bateaux de commerce anglais, s'attaquant même au navire-hôpital *Asturias* de nos alliés.

En regard, il convient de signaler les mesures graves d'ordre économique prises en Allemagne et en Autriche pour rationner le pain et pour réquisitionner les métaux indispensables à la fabrication des munitions. Cela doit nous encourager à la confiance et surtout à la patience ; le temps travaille avec nos vaillantes armées.

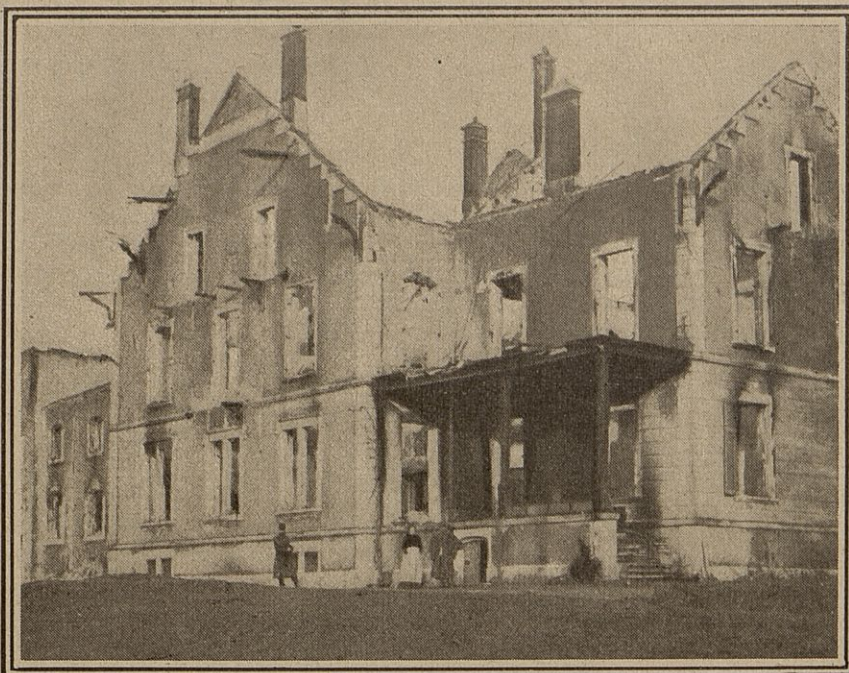


UNE GRANDE GARE EN ÉTAT DE DÉFENSE

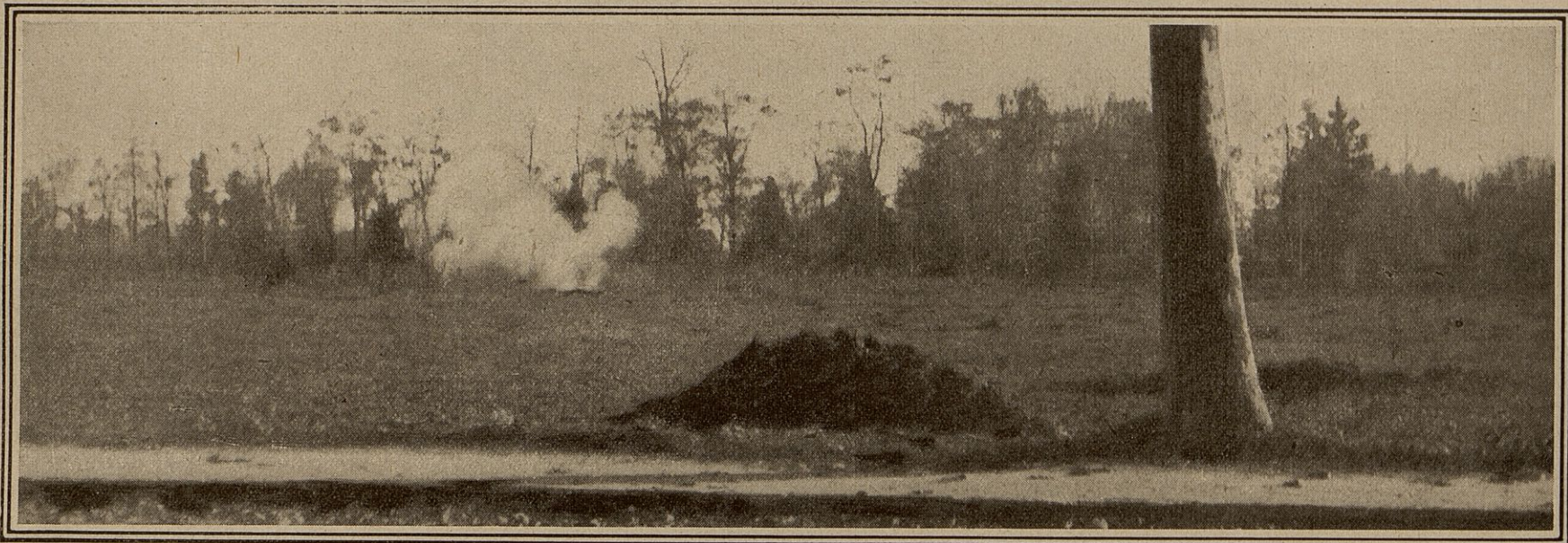
EN LORRAINE



Ce joli village, près de Lunéville, a vu, lui aussi, les barbares : maisons incendiées, pans de mur qui menacent de s'écrouler, le désert, le silence.



Là s'élevait la maison du général Lyautey ; pendant qu'il maintient l'ordre au Maroc, les Allemands détruisent sa maison ; voilà tout ce qu'il en reste.



Devant ce rideau d'arbres, le long de la route qui va à Nancy, un obus vient d'éclater ; un autre a profondément creusé la terre. A travers les branches on voit des maisons en ruines : c'était le village.



Cet amas de décombres, ces maisons éventrées constituaient naguère un village fort plaisant, aux environs de Lunéville. On n'y voit plus que quelques soldats errant parmi les débris.



Cette belle forêt, qui verdoyait près de Lunéville, n'a pas été épargnée ; des sapins, des chênes ont été brisés par les obus comme fétus de paille ; sous bois, les brancardiers attendent une accalmie.

EN LORRAINE



Ce village de Lorraine n'a pas trop souffert des horreurs de la guerre ; son clocher se dresse encore, dominant les environs de ce pays lorrain ; nos soldats ne semblent pas trop préoccupés des combats qui se livrent à quelque distance ; on les croirait dans une ville de garnison de l'intérieur.

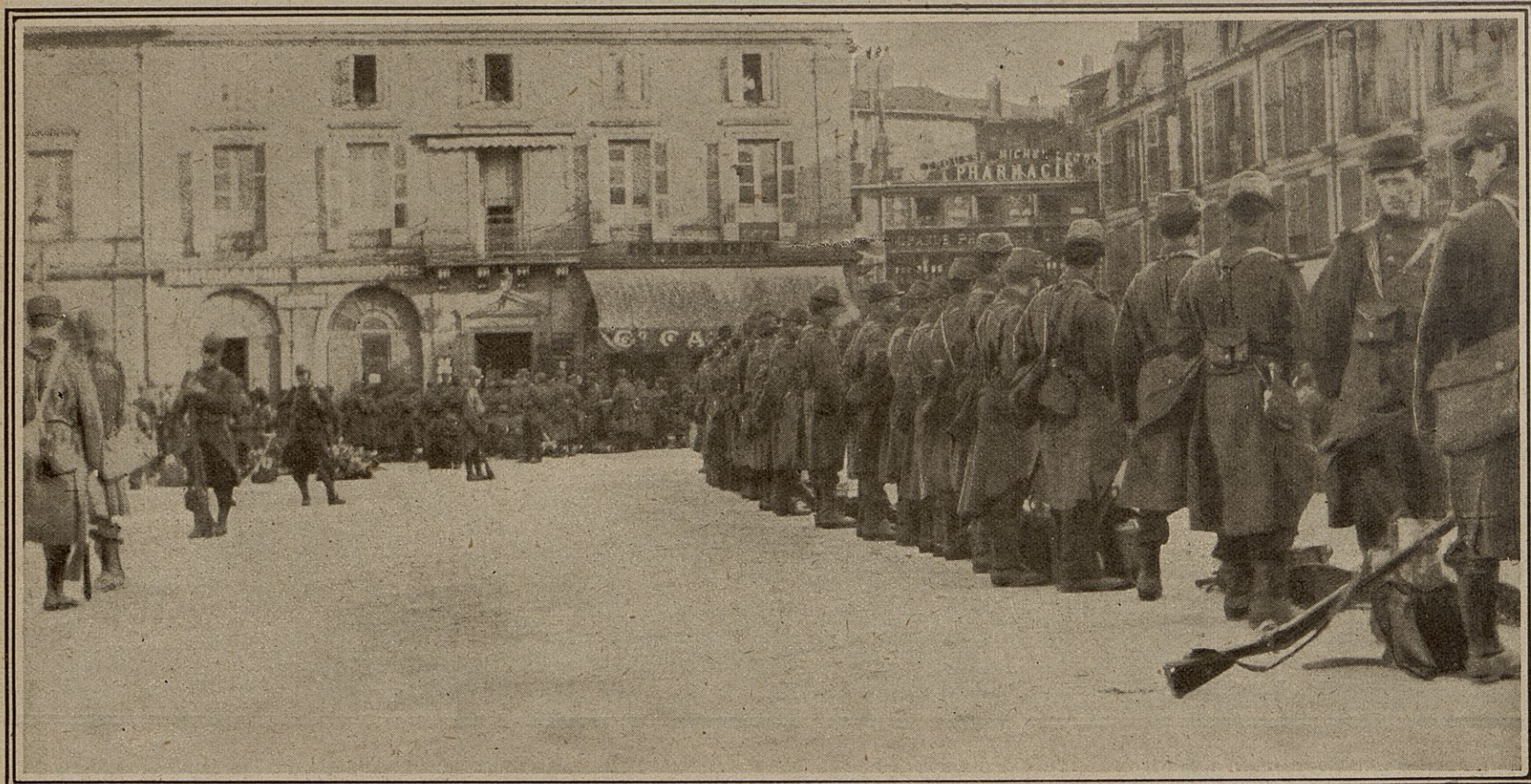


Dans ce coin on a la sensation que l'ennemi n'est pas éloigné ; des tranchées ont été creusées ; nos soldats s'y sont installés ; avec une patience inlassable, ils attendront le moment favorable ; alors, ils bondiront pour porter plus loin leur ligne d'attaque et reprendre à l'ennemi encore une parcelle du sol sacré.



Les tranchées sont loin de présenter tout le confort moderne ; aussi nos troupiers sont-ils heureux de trouver, lorsqu'ils en sortent, les abris de fortune construits avec des planches mal ajustées ; là, ils peuvent faire sécher leurs vêtements et procéder à quelques soins de toilette.

NOS TERRITORIAUX



Les territoriaux sont rassemblés sur la place de la République, à Limoges ; chacun se prépare pour l'inspection qui va avoir lieu avant leur départ pour le front ; mais déjà chacun est prêt à faire son devoir pour la Patrie. Et, depuis, ils ont prouvé que leur courage et leur valeur militaire n'étaient pas inférieurs à l'ardeur de leurs cadets ; partout ils se sont couverts de gloire, résistant aux fatigues et bravant les dangers de cette terrible campagne.



Voici, devant la porte de son « palace », le général Arlabosse, qui est passé au commandement de la 45^e brigade ; avec lui sont ses officiers d'ordonnance. Le général ne s'inquiète guère du luxe de sa demeure ; il lui suffit d'avoir un abri pour consulter ses cartes, recevoir ou dicter des ordres ; ses campagnes dans les colonies l'avaient habitué à la dure, mais ici il faut résister encore au froid, à la neige, à toutes les intempéries de la saison d'hiver.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

1914⁽¹⁾



MARÉCHAL FRENCH

LA BATAILLE DE LA MARNE

6 au 12 Septembre

La grande conversion des armées allemandes avait amené en ligne, vers le commencement de septembre, leurs cinq armées, soudées sur un front s'étendant de l'Argonne (partie est-rive gauche de la Meuse) à la ligne Compiègne-Senlis-Meaux, soit près de 200 kilomètres à vol d'oiseau.

L'aile marchante, formée de l'armée du général von Kluck, avait poussé une pointe très hardie sur Paris, et s'était rapprochée assez près de la capitale, puisque, dans la journée du 3 septembre, elle avait atteint Senlis-Dammartin.

Ne pouvant songer, à ce moment, à une attaque brusquée sur la grande ville, déjà en état de défense et suffisamment armée pour résister à un « hurrah », le grand état-major allemand revint à l'idée maîtresse en tactique : « La poursuite de l'armée ennemie pour livrer bataille. » Les colonnes allemandes continuèrent donc leur conversion qui devait les amener d'abord sur la Marne, puis sur les divers affluents de cette rivière, enfin sur la Seine moyenne, espérant bien pouvoir livrer, sur tout le front, la grande bataille décisive et tant recherchée.

Malheureusement pour l'armée allemande, cette conversion de leur aile droite s'effectuait trop près du camp retranché de Paris, et la distance de l'aile marchante, éloignée à peine de 20 à 25 kilomètres de la capitale, allait la placer dans une situation très défavorable au fur et à mesure que le mouvement des colonnes allemandes s'accentuait vers le sud-est.

Dans une marche, prêter le flanc à un camp militaire retranché peu éloigné et de la valeur de celui de Paris, qui abritait les éléments d'un corps important de sortie, qui possédait des ressources de toute nature, c'était commettre une faute tactique très sérieuse ; mais le gigantesque mouvement dessiné par les armées allemandes ne permettait plus, sur le moment, de modification dans le dispositif de leurs éléments trop rapprochés.

Le 5 septembre dans la soirée, le généralissime français, qui avait jugé le moment opportun pour reprendre l'offensive, se rendait au quartier général de l'armée anglaise et avait une conférence avec le maréchal French, commandant cette armée. Il exposait que la situation se trouvait favorable pour agir.

L'armée anglaise, établie à la gauche et prolongeant l'armée du général Franchet d'Espèrey, opérerait une conversion sur son aile droite et se rabattrait face au nord-est, parallèlement au cours du Grand-Morin.

Les éléments constituant la 6^e armée française, placés sous les ordres du général Maunoury, groupés en ce moment autour de Paris, face est, et, par suite à la gauche de l'armée anglaise, agirait de même. La 6^e armée, pivotant sur sa droite, devait venir vers l'est prolonger l'armée anglaise, faire face à l'est sur l'Ourcq, et prendre de flanc les colonnes allemandes en marche vers le sud-est.

Les éléments de la défense mobile du camp retranché de Paris appuieraient ce mouvement en prolongeant au besoin, vers le nord-est, la 6^e armée, et, en tout cas, lui procureraient un soutien très efficace sur ses derrières.

Il résultait, de l'ensemble de ces mouvements, que la gauche des armées alliées venait se placer sur le flanc et même sur les derrières de la droite allemande en s'appuyant sur le camp retranché militaire de Paris, qui devenait l'appui général et donnait, à ce mouvement, une sécurité pour le mouvement projeté.

Ce fut donc avec une décision tout à fait remarquable, et jugeant le moment venu, que le généralissime français laissa le mouvement débordant allemand s'accentuer, et, quand il eut la confirmation que l'aile marchante arrivait déjà en vue de Provins, (l'avant-garde allemande atteignit 10 kilomètres avant Provins) laissant par conséquent sur son flanc, et même sur ses derrières, le camp retranché de Paris et la 6^e armée, il résolut de faire face de toutes parts aux armées allemandes, et lança cet ordre du 6 septembre — ordre d'attaque (2) — qui restera une de ses gloires dans la campagne de France.

La position des armées

Le 6 septembre, les positions des deux armées étaient les suivantes :

ARMÉES ALLEMANDES. — Les cinq armées allemandes s'étendaient de l'Argonne jusqu'à l'ouest de Coulommiers, dans l'ordre suivant :

L'armée du kronprinz sortait des terrains boisés de l'Argonne, et s'étendait de la vallée de l'Aire dans celle de l'Aisne, au sud de Sainte-Menehould ;

(1) Voir les numéros 14, 15 et 16 du Pays de France.

(2) ORDRE DU GÉNÉRAL EN CHEF (6 septembre 1914)

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et rejouer l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

JOFFRE.

Commandant B. de L.

Brevet d'état-major.

L'armée du prince de Wurtemberg sur l'Aisne — Givy-en-Argonne — jusque vers Châlons, au sud de Pogny ;

L'armée du général von Hausen (armée saxonne) sur la Marne, de Châlons à Epernay, vers Etoges ;

L'armée du général von Bülow au sud de la Marne, sur le Petit-Morin (Montmirail-Rebais) ;

L'armée du général von Kluck, la plus nombreuse et celle dont le chef avait la direction suprême des armées allemandes en France, des environs du Petit-Morin au Grand-Morin, l'aile droite ayant déjà franchi cette rivière à Coulommiers et les terrains à l'ouest et au sud de cette localité, l'avant-garde sur la route de Provins.

ARMÉES FRANÇAISES ET ANGLAISE. — Les armées alliées étaient disposées de la façon suivante, en commençant par l'est :

L'armée du général Sarrail occupait la droite française, s'appuyant sur la Meuse, les Hauts-de-Meuse, la gauche, vers le cours de l'Ornain, et faisait face légèrement à l'ouest-nord-ouest ;

L'armée du général de Langle de Cary au sud de Vitry-le-François, sur le cours de la Saulx ;

L'armée du général Foch entre Mailly et Sézanne ;

L'armée du général Franchet d'Espèrey de Sézanne vers Beton-Basoches ;

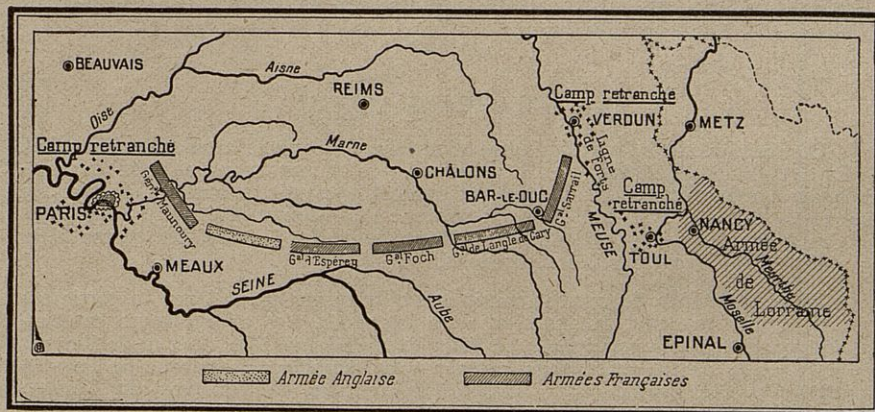
L'armée anglaise, sous le commandement du maréchal French, prolongeait cette ligne et occupait les localités entourant Rozoy-Pezarches, au sud et sud-ouest de Coulommiers ;

L'armée du général Maunoury occupait, avec les troupes de la défense mobile du camp retranché de Paris, la partie comprise entre Thieux, au nord-est de Paris, et Villeneuve-le-Comte. Elle était à cheval sur la Marne.

(Elle fut renforcée, au cours de la bataille, par le 4^e corps d'armée français.) (1).

CROQUIS SCHÉMATIQUE DE LA BATAILLE DE LA MARNE

montrant la situation tactique dans laquelle elle fut livrée le 5 septembre.



L'étendue du champ de bataille, à vol d'oiseau, est de 200 kilomètres. La longueur de l'arc occupé par les armées françaises, environ 260 kilomètres. Il y a sur ce front six armées, dont l'armée anglaise. Les effectifs sont environ de 800.000 combattants. Les deux extrémités de l'arc s'appuient sur deux camps retranchés militaires.

VERS L'EST, direction dangereuse, le flanc droit est puissamment protégé par la barrière Verdun-Toul et la ligne des forts de Meuse. L'armée de Lorraine, général de Castelnau, couvre entièrement le flanc droit.

VERS L'OUEST, le grand camp militaire de Paris couvre le flanc gauche et s'oppose complètement à l'enveloppement. Les deux ailes sont donc protégées. L'encerclement, manœuvre favorite des Allemands est impossible. On n'a qu'à s'occuper du front ; de plus, eux qui tiennent la corde de l'arc, s'ils avancent et progressent au centre, ils sont eux-mêmes enveloppés.

L'idée générale d'avoir choisi ce moment opportun pour prendre l'offensive, le 5 septembre, porte en elle-même l'embryon de la victoire.

La bataille commença dans la partie ouest.

La 6^e armée (général Maunoury) et les troupes de la défense mobile de Paris prirent contact avec la flanc-garde allemande, laissée sur la rive droite de l'Ourcq pour protéger la marche de l'armée von Kluck et assurer ses derrières.

(1) ORDRE DU JOUR DU GÉNÉRAL ALLEMAND VON TSCHOPP, COMMANDANT LE 8^e CORPS D'ARMÉE

VITRY, 7 septembre, dix heures trente. — Le but poursuivi par nos marches longues et pénibles est atteint. Les principales forces françaises ont dû accepter le combat après s'être continuellement repliées ; la grande décision est indiscutablement proche. Demain donc la totalité des forces de l'armée allemande, ainsi que celles de notre corps d'armée, devront être engagées sur toute la ligne, en allant de Paris à Verdun. Pour sauver le bien-être et l'honneur de l'Allemagne, j'attends de chaque officier et soldat, malgré les combats durs et héroïques de ces derniers jours, qu'il accomplisse son devoir immédiatement et jusqu'à son dernier souffle. Tout dépend du résultat de la journée de demain.

En rapprochant cet ordre du jour de celui adressé par le généralissime français, on peut bien se rendre compte que, des deux côtés, on pensait la même chose pour la bataille qui allait se livrer !!!

Ce fut par l'attaque des divisions de réserve du général de Lamaze, sur Penchard et Monthyon, que le combat se dessina.

Ce combat tourna à notre avantage.

Le général von Kluck, sentant alors son mouvement vers le sud-est trop imprudent devant l'attaque venant de Paris, et apprenant que des troupes nombreuses du camp retranché, vraisemblablement au moins deux corps d'armée, menaçaient ses communications, opéra une retraite habile en échelons par sa droite, tâchant ainsi de conjurer le péril annoncé et de faire face, au besoin, vers l'ouest.

Le mouvement de l'armée von Kluck devait dégager, découvrir, par le fait, la droite de von Bülow.

L'armée anglaise, conformément au désir exprimé par le généralissime



GÉNÉRAL DE LAMAZE



GÉNÉRAL VAUTIER.

français, a dessiné son mouvement de conversion sur sa droite et lié sa gauche à l'armée du général Maunoury; elle attaque avec vigueur, sur Coulommiers, la droite de l'armée von Bülow découverte, et, après l'avoir refoulée, vient sur l'aile gauche de von Kluck, déjà aux prises en ce moment avec toute l'armée Maunoury opérant devant Meaux et sur l'Ourcq.

Les mouvements des armées et les combats qui vont se livrer vont être, en grande partie, la conséquence de cette première bataille.

Successivement nous allons voir les différentes armées allemandes attaquées sur leur front, mais surtout sur leur flanc droit, qui se trouvera successivement en l'air par suite du recul de leur voisin de droite.

La bataille est engagée

Conformément à l'ordre général d'attaque, les quatre armées — Franchet d'Espérey-Foch-de Langle de Cary-Sarrail — s'étaient avancées dans la journée du 6 septembre, face au nord, et avaient attaqué les armées allemandes sur toute la ligne, du Grand-Morin à Sézanne-Fère-Champenoise-Vitry-Revinny.

Ces quatre armées contiennent de front, toute la journée, les forces allemandes et les fixent sur leurs positions.

Le 7 septembre, le combat continue sur toute la ligne. Dans la partie est du champ de bataille, la situation reste la même. Les deux armées combattantes gardent leurs positions et ne font de progrès ni d'un côté, ni de l'autre. Mais dans la partie ouest, vers Esternay-Coulommiers, la marche de l'armée anglaise a été rapide, par suite de la retraite en échelons de l'armée von Kluck; cette dernière armée est, du reste, aux prises très sérieusement sur la rive droite de l'Ourcq, avec la 6^e armée française (général Maunoury), dont les progrès sont assez sensibles pour inquiéter la droite allemande.

La situation de la 6^e armée française fut un instant critique; les jeunes troupes qui la formaient — divisions de réserve — et qui, pour la première fois, allaient au feu, avaient été très éprouvées. Grâce à la vigueur, à l'obstination, à la volonté de vaincre de leur général en chef, général Maunoury, elles restèrent quand même sur le théâtre du combat, bien que débordées par le nombre, et même un instant tournées vers le nord par un corps de réserve allemand. La droite allemande ne put progresser; l'ordre avait été donné, par le général Maunoury, de reprendre coûte que coûte le combat dès le 8 au matin; cette obstination sauva la situation; du reste, dès le soir le généralissime français envoyait, *par chemin de fer*, tout le 4^e corps d'armée au secours de la gauche française, et ce renfort donnait également son appui à l'armée anglaise un instant très pressée.

Une offensive décisive

Le 8 septembre la situation va notablement changer.

A l'ouest l'armée von Kluck a dû faire face résolument à l'armée du général Maunoury qui tient toutes ses positions sur l'Ourcq, et qui, bien que pressée de front, tournée même sur le nord, résiste, ne recule pas et compte encore reprendre le combat; or les nouvelles qui arrivent du côté de Montmirail sont mauvaises pour les Allemands; devant la poussée de l'armée anglaise jointe à la gauche de l'armée Franchet d'Espérey, la gauche de von Kluck a battu en retraite; rejetée d'abord sur le Petit-Morin, elle est battue à l'ouest de Montmirail, ne peut conserver la ligne de ce cours d'eau, et est obligée de reculer au nord, vers Château-Thierry; elle dégage, par ce mouvement, la droite de von Bülow, qui suit forcément la ligne d'inflexion vers l'ouest.

C'est alors que se passe l'événement capital de la journée. L'armée du général Foch prend résolument l'offensive; tandis que, par sa droite, il contient l'armée saxonne et repousse la garde impériale allemande, il lance toute sa gauche dans la trouée déjà préparée par l'armée Franchet

d'Espérey, attaque sur le flanc gauche l'armée von Bülow et l'oblige à faire comme son voisin de droite, à opérer une retraite précipitée sur Epernay et la Marne.

Dans la même journée l'armée de Langle de Cary a occupé Vitry-le-François après un violent effort; profitant de l'avance du général Foch, elle attaque sur son flanc droit l'armée du prince de Wurtemberg qui se trouvait subitement découverte par le recul de l'armée saxonne. Cette armée — général de Langle de Cary — s'avance alors résolument vers le nord-ouest, et réussit, à la fin de la journée, à s'établir sur la ligne occupée par le général Foch, déjà à hauteur d'Etoges.

A l'extrême droite, vers l'est, l'armée du général Sarrail a pu se maintenir sur ses positions devant Révigny et sur son front sur l'Aire; elle a contenu, durant toute la journée, l'armée du kronprinz, qui lui livre un furieux assaut au sud de l'Argonne.

Le 9 septembre le mouvement de notre aile gauche s'accroît; malgré les renforts arrivés à la droite allemande, pour maintenir et repousser la 6^e armée, le général Maunoury se maintient sur l'Ourcq et reprend le combat coûte que coûte; l'armée von Kluck, qui sent tout le danger de cette attaque, fait des efforts suprêmes pour la briser, mais, épuisée, et surtout à la nouvelle du fléchissement de son centre, elle cède le terrain et se retire derrière l'Ourcq et vers l'Aisne; elle abandonne la Marne, repasse ce cours d'eau entre Château-Thierry et Epernay, entraînant l'armée von Bülow, qui, pressée de front, ne peut que suivre le mouvement de recul de la droite allemande.

Vers l'est le combat s'est continué avec violence; l'armée Foch s'est avancée aux sources du Petit-Morin, vers les marais de Saint-Gond; l'armée de Langle de Cary a progressé au nord, malgré la résistance du prince de Wurtemberg, qui défend la rive droite de la Marne; enfin l'armée Dubail résiste toujours sur place; elle n'a pas reculé sous la poussée de l'armée du kronprinz.

Le 10 septembre la 6^e armée, général Maunoury, a progressé; elle a repris l'attaque quand même, et a pu voir l'ennemi refuser le combat et se replier vers le nord; la droite allemande, en effet, *tout entière*, bat en retraite et repasse la Marne; le centre suit déjà le mouvement après un retour offensif violent dans la région des marais de Saint-Gond, où la garde impériale allemande a prononcé une contre-attaque désespérée et a été obligée de reculer après avoir laissé sur place le quart de son effectif.

La gauche allemande tient encore sur l'Ornain et au sud de l'Argonne, vers Révigny, mais déjà elle a fléchi sur Heiltz.

Le 11 septembre la poursuite de l'aile droite allemande par l'armée française, qui a franchi à son tour la Marne, est la caractéristique du moment; la droite allemande bat bien en retraite au nord de la Marne, vers Reims et Soissons; sa gauche tient encore le terrain, mais elle va être obligée de suivre le grand mouvement commencé par la droite et qui s'est communiqué au centre; c'est le commencement de la victoire!!!

La victoire

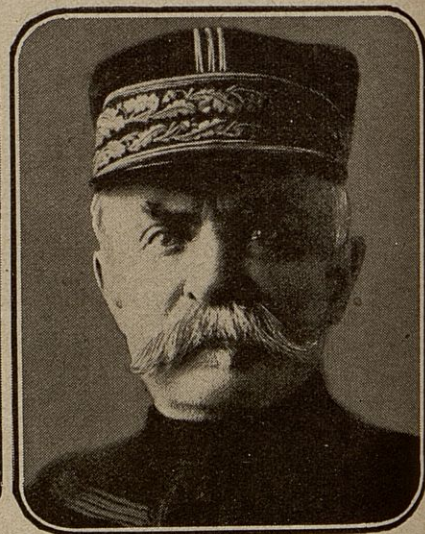
Le 12 septembre le succès s'affirme; non seulement la droite et le centre allemand battent en retraite, mais l'armée du prince de Wurtemberg a reculé sur le camp de Châlons; enfin la gauche suit le mouvement; elle remonte dans l'Argonne. C'est bien la victoire!!!

Ainsi, depuis le 6 septembre, toute l'armée française, avec l'appui de l'armée anglaise, a repris l'offensive. L'attaque a été générale. Durant ces sept journées, en des combats continus, elle a rejeté l'ennemi de la ligne du Grand-Morin sur la Marne, puis au nord de la Marne, puis sur l'Aisne; elle a obligé toute l'armée allemande à reculer et à perdre sur sa droite près de 100 kilomètres; elle a repoussé l'invasion allemande, ces cinq armées ennemies qui comptent près d'un million d'hommes!

Dans cette lutte formidable, le soldat français s'est retrouvé; son tempérament a été remis au grand jour, donnant toutes ses qualités militaires; plus



GÉNÉRAL GÉRARD



GÉNÉRAL DUBOIS

de combats d'arrière-garde, plus de marche en retraite, c'est l'attaque aujourd'hui; la marche en avant. L'enthousiasme renaît au cœur français et va donner un nouvel appoint à toutes ces braves troupes qui, dans ce combat de géants, ont sauvé la capitale de la France et le pays tout entier.

La victoire française (1) était officiellement annoncée par le télégramme

(1) La victoire de la Marne a été due incontestablement à la décision et à l'ordre d'attaque du généralissime français, mais également à l'obstination, au brillant courage, à la persévérance, *quand même*, de l'armée du général Maunoury; à l'attaque brillante du centre, général Foch, au mordant et à la vigueur des armées de Langle de Cary et Franchet d'Espérey, à la ténacité de l'extrême droite française, général Sarrail.

suyant au ministre de la guerre (les généraux s'oubliaient pour ne féliciter que les troupes placées sous leurs ordres!) :

TÉLÉGRAMME DU GÉNÉRALISSIME AU MINISTRE DE LA GUERRE

Notre victoire s'affirme de plus en plus complète. Partout l'ennemi est en retraite. Partout les Allemands abandonnent des prisonniers, des blessés et du matériel.

Après les efforts héroïques dépensés par nos troupes pendant cette lutte formidable qui a duré du 5 au 12 septembre, toutes nos armées, surexcitées par le succès, exécutent une poursuite sans exemple par son extension. A notre gauche, nous avons franchi l'Aisne en aval de Soissons, gagnant ainsi plus de 100 kilomètres en six jours de lutte; nos armées, au centre, sont déjà sur la Marne. Nos armées de Lorraine et des Vosges arrivent à la frontière; nos troupes, comme celles de nos alliés, sont admirables d'endurance et d'ardeur. La poursuite sera continuée avec toute notre énergie. Le gouvernement de la République peut être fier de l'armée qu'il a préparée.

JOFFRE.

Le même jour, le généralissime faisait paraître l'ordre suivant aux armées :

ORDRE

La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en une victoire incontestable; la retraite des 1^{re}, 2^e, 3^e armées allemandes s'accroît devant notre gauche et notre centre. A son tour la 4^e armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaise. Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et des quantités de munitions. Partout on fait des prisonniers; en gagnant du terrain, nos troupes constatent les traces de l'intensité de la lutte et de l'importance des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer de résister à notre élan. La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès. Tous, officiers, sous-officiers et soldats, avez répondu à mon appel; vous avez bien mérité de la Patrie.

JOFFRE.

De son côté, le gouverneur militaire de Paris publiait l'ordre du jour suivant :

Le gouverneur militaire de Paris est heureux de porter ce télégramme à la connaissance des troupes sous ses ordres; il y ajoute ses propres félicitations pour l'armée de Paris, en raison de la participation qu'elle a prise aux opérations. Il félicite aussi les troupes du camp retranché de Paris de l'effort qu'elles ont donné pendant cette période, effort qui doit continuer sans relâche.

GALLIÉNI.

A la même date était affiché officiellement à Berlin le télégramme suivant :

BERLIN, 11 septembre. — Agence Wolff (Officiel). — On mande du grand quartier général, établi à l'est de Paris, que des détachements qui s'étaient avancés le long de la Marne et à travers la rivière furent attaqués par des forces supérieures en nombre, provenant de Paris, entre Meaux et Montmirail, où ils retinrent l'ennemi. Après des combats acharnés, qui durèrent deux jours, les Français ont progressé.

A l'annonce de l'approche de nouvelles et fortes colonnes françaises, notre droite s'est repliée et a été poursuivie par elles.

En aucun endroit, les détachements qui combattaient à l'ouest de Verdun n'ont progressé. En Lorraine et dans les Vosges la situation est restée sans changement.

En Prusse orientale, les combats ont recommencé.

VON STEIN.

La lecture des deux comptes rendus de la bataille de la Marne donne la mesure exacte de la loyauté des communiqués français et des communiqués allemands (1).

Les armées allemandes reculaient sur l'Aisne où nous allions livrer, durant de longs mois encore, des combats nombreux pour refouler l'envahisseur.

(A suivre.)

(1) Après la victoire de la Marne, le général Joffre a adressé à la 6^e armée la proclamation suivante :

La 6^e armée vient de soutenir, pendant cinq jours entiers, sans interruption ni accalmie, la lutte contre un adversaire nombreux et dont le succès avait, jusqu'à présent, exalté le moral. La lutte a été dure; les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer; vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté et une endurance que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent.

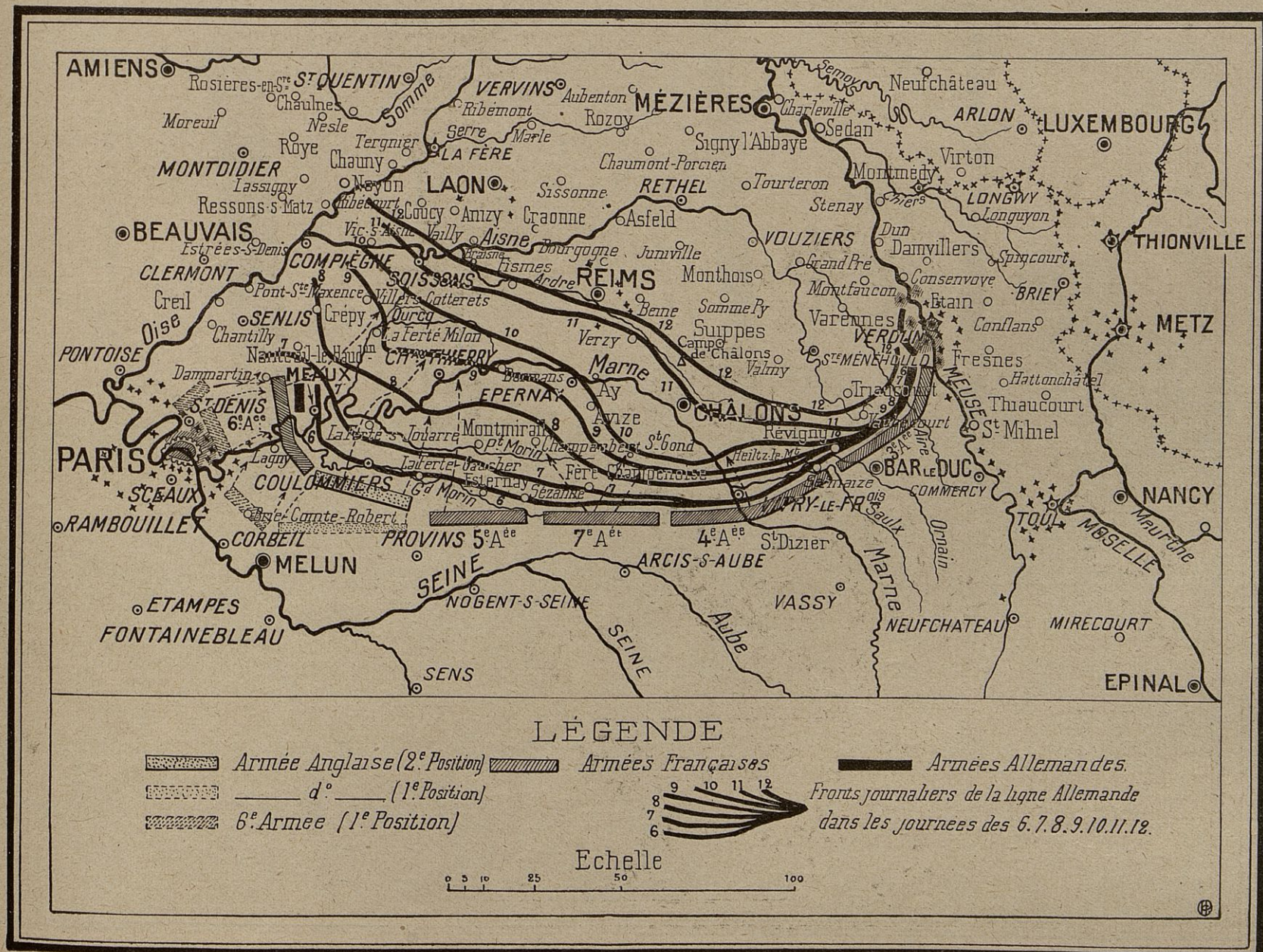
Camarades, le général en chef vous a demandé, au nom de la patrie, de faire plus que votre devoir; vous avez répondu au delà même de ce qui paraissait possible. Grâce à vous, la victoire est venue couronner nos drapeaux. Maintenant que vous en connaissez les glorieuses satisfactions, vous ne la laisserez plus échapper. Quant à moi, si j'ai fait quelque bien, j'en ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été décerné dans une longue carrière : celui de commander des hommes tels que vous. C'est avec une vive émotion que je vous remercie de ce que vous avez fait, car je vous dois ce vers quoi étaient tendus, depuis quarante-quatre ans, tous mes efforts et toutes mes énergies : la revanche de 1870.

Merci à vous et honneur à tous les combattants de la 6^e armée.

Claye (Seine-et-Marne), 10 septembre 1914.

JOFFRE.

Cet ordre du jour s'adressait à la 6^e armée, et surtout à son chef, le général Maunoury.



LA BATAILLE DE LA MARNE, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 SEPTEMBRE 1914.

SUR LA ROUTE DE LAON A REIMS



La route de Laon à Reims vient d'être le théâtre de violents combats ; cette ferme avait été mise en état de défense ; des sacs de terre avaient été placés sur le mur de la cour pour protéger les tireurs, dont le feu commandait la route.



Cette maison de paysans a été criblée d'obus ; elle a été coupée en deux par la mitraille. Nos soldats s'y étaient retranchés ; on voit la muraille de pavés qu'ils avaient élevée devant l'habitation ; quelques-uns d'entre eux sont encore dans la maison.

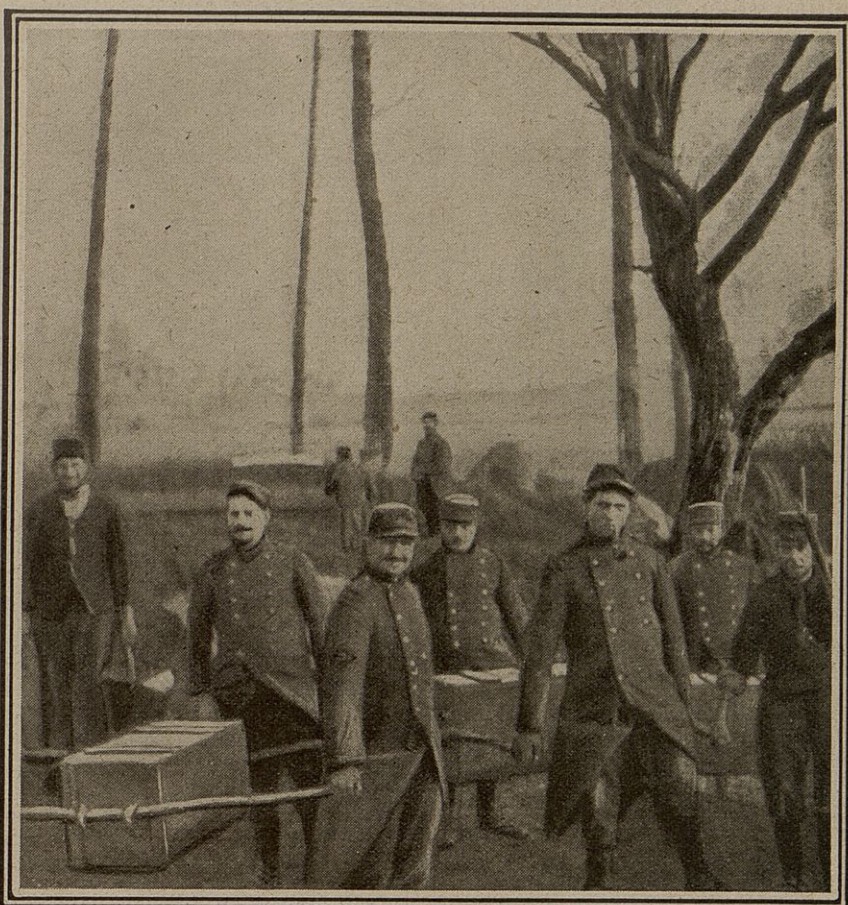


Dans ce hangar, les Allemands avaient dissimulé leurs mitrailleuses ; elles ne tirèrent pas longtemps, car, aussitôt repérées, nos 75 détruisirent le hangar et tout ce qu'il abritait ; les arbres qui bordent la route de Laon à Reims ont également souffert du feu de notre artillerie de campagne.

SUR LA ROUTE DE LAON A REIMS



Dans ce village la défense avait été solidement organisée ; la rue principale avait été barrée par un amoncellement de pavés, de tonneaux, de meubles, qui formait une barricade destinée à arrêter l'élan de l'assaillant.



Par ces temps de froidure et d'humidité, il fait bon manger et boire chaud ; pour conserver, de la cuisine à la tranchée, la chaleur aux aliments, on emploie des « caisses norvégiennes » qui ont donné d'excellents résultats.



Ces maisons paraissent avoir bien moins souffert de la bataille que celles des autres villages autour de Reims ; quelques obus ont cependant percé les voûtes de l'église, quelques toits ont bien été ébréchés, mais ce n'est pas la complète destruction ; le clocher se dresse encore au milieu du paysage.

DANS LA SOMME



Non loin des tranchées creusées sur les premières lignes s'est élevée une petite ville, formée par les abris où viennent se reposer les combattants de première ligne ; cette ville a ses rues et ses boulevards aux pittoresques dénominations.



Sous la rafale d'obus, les maisons de ce village picard se sont effondrées ; des pans de mur bizarrement découpés par la mitraille se dressent encore pour témoigner qu'il y avait là d'heureuses maisons.



Le village de Fricourt a été enlevé d'assaut par nos troupes ; les Allemands s'étaient retranchés dans les maisons. Cette chambre fut le théâtre d'une lutte violente ; deux cadavres allemands sont restés étendus sur le plancher.

DANS L'AISNE

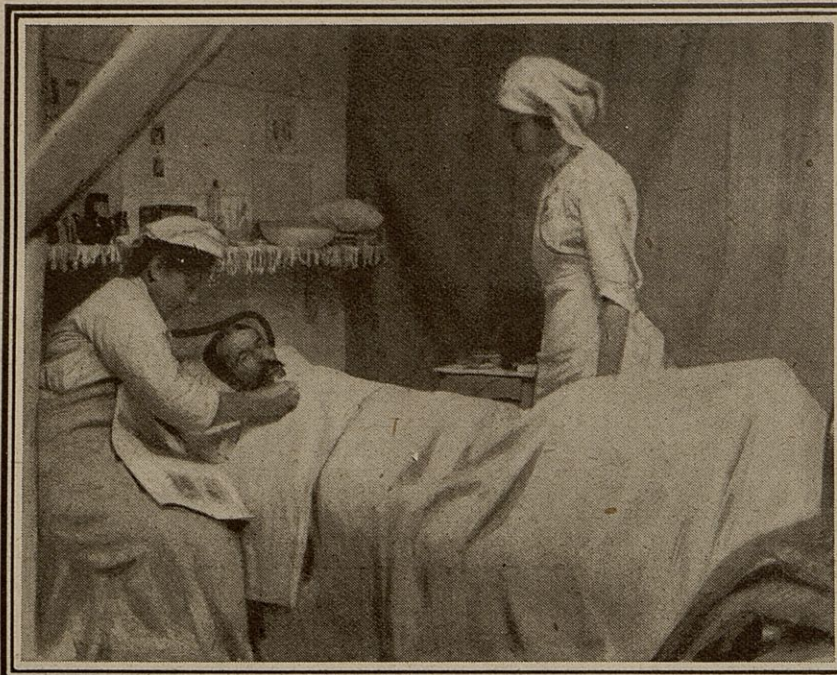


L'artillerie a préparé l'action. Nos fantassins sont sortis des tranchées ; en rampant, ils se sont approchés des positions ennemies ; maintenant ils attendent le signal : accroupis, à genoux, la baïonnette au canon, l'arme bien en mains, ils vont bondir ; au commandement ils se jetteront sur l'ennemi et rien ne résistera à leur élan.



Ne pouvant prendre la ville, l'ennemi continue à la bombarder ; Soissons ne sera bientôt plus qu'un monceau de ruines. La plupart des habitants ont été évacués ; ceux qui ont voulu rester habitent dans les caves. Nos soldats profitent également de ces abris ; ils y ont installé des cuisines de fortune et c'est là qu'ils procèdent à la confection du rata de l'ordinaire.

LES PÉNICHES-AMBULANCES



L'idée d'aménager des péniches en ambulances a été fort heureuse ; les blessés ont pu être transportés sans cahots ; les soins les plus dévoués leur sont donnés par des médecins qu'assistent des infirmières prises parmi les Dames de France.



Salle d'opérations, table pour les pansements, rien ne manque à ces ambulances flottantes ; les blessés y trouvent le confort qui a été réalisé dans les hôpitaux les plus modernes ; ils y sont, en outre, à l'abri des poussières et du bruit.



Lorsque leur état le leur permet, les blessés peuvent monter sur le pont des péniches-ambulances ; là, ils profitent des premiers rayons du soleil, dans la tranquillité du paysage qui se déroule le long du canal où sont amarrés les hôpitaux flottants.

LA GUERRE MODERNE

Projectiles et Explosifs

Dans un précédent numéro du *Pays de France*, nous avons publié un article documenté sur notre artillerie lourde; nous le complétons aujourd'hui par une étude sur les projectiles et les explosifs.

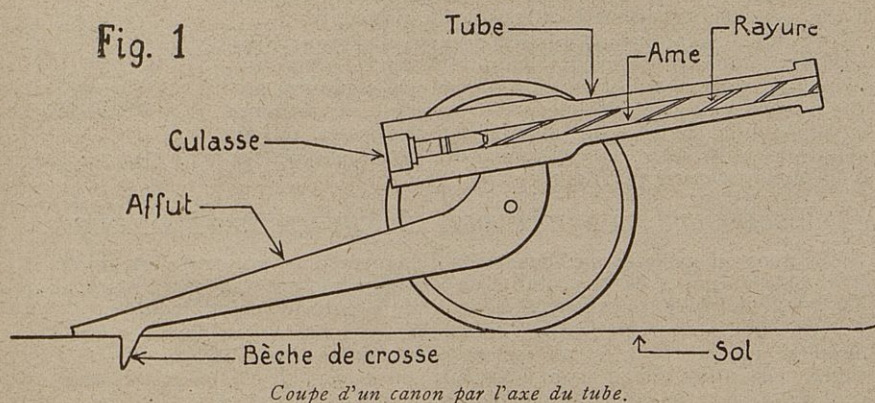
Les munitions pour armes à feu comportent deux éléments : le projectile et la charge parfois réunis ensemble pour former la cartouche, mais bien distincts de par leur nature et leurs fonctions.

Nous allons décrire successivement ces deux éléments en ce qui concerne plus spécialement les munitions d'artillerie.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

En matière de guerre, un projectile est un corps solide susceptible d'être lancé par une force quelconque et destiné à produire sur l'ennemi un effet nuisible.

Le chemin courbe décrit dans les airs par le projectile s'appelle *trajectoire*.



L'énergie destinée au lancement peut être empruntée à des sources diverses. Dans les premiers sièges dont nous parle l'Histoire, les auteurs nous rapportent que les assiégés faisaient rouler sur les assaillants des pierres qui dévalaient sur la pente des fossés des fortifications; dans ce cas, l'énergie utilisée pour le lancement n'était autre que la pesanteur. La force humaine est parfois employée comme agent direct de lancement soit seule, — c'est le cas d'une pierre lancée à la main, — soit combinée avec un appareil d'utilisation qui peut varier : la fronde, l'arc nous en donnent des exemples.

Mais dans les armes supérieures, comme sont les armes à feu, le rôle de l'homme est exclusivement limité au réglage du tir en direction et en hauteur, sauf pour les armes d'infanterie pour lesquelles l'homme sert en outre de support.

Ces armes comportent toutes un tube nommé *canon*, qui, jadis, était fait en bronze, et maintenant en acier, dont l'évidement intérieur s'appelle l'*âme*; vers l'arrière du canon se trouve la *culasse*, servant de logement au projectile et à la charge.

On nomme *calibre* le diamètre intérieur de l'âme; celui-ci varie, dans les armes actuelles de guerre, de 6 millimètres à 40 centimètres environ. Cette progression s'étend depuis le fusil et la mitrailleuse, pour les plus petits calibres, jusqu'aux pièces de siège et de marine pour les plus gros, en passant par des intermédiaires correspondant aux canons-revolvers, aux canons de campagne et aux pièces d'artillerie lourde de campagne.

Dans toutes ces armes à feu, le lancement du projectile est assuré par la déflagration d'un produit dont la composition est très variable, et qui porte le nom générique de *poudre*.

Une poudre est un corps susceptible de dégager, en brûlant, une grande quantité de gaz; ces gaz, ne trouvant pas d'issue dans la chambre à poudre, font pression à l'arrière du projectile et le forcent à sortir de l'âme.

LES PROJECTILES

On peut diviser les projectiles en deux grandes classes, suivant qu'ils sont destinés à agir par choc sans désagrégation de leur masse, — ceux-ci sont à peu près abandonnés, — ou qu'ils agissent par choc de divers éléments mis en liberté au moment voulu par l'explosion d'une charge intérieure.

Projectiles examinés au point de vue de leur tenue dans l'air, c'est-à-dire au point de vue de leur forme et de leur grosseur.

Il y a lieu d'examiner tout d'abord une caractéristique commune à tous types de projectiles, celle répondant à leur plus ou moins grande aptitude à garder la *vitesse initiale* qui leur a été communiquée au sortir de la pièce.

La résistance de l'air augmente très rapidement avec la vitesse du projectile. On considérait autrefois, comme loi suffisamment exacte, que la résistance de l'air était proportionnelle au carré de la vitesse, ce qui veut dire, par exemple, qu'à 400 mètres de vitesse par seconde, un projectile éprouvait, de la part de l'air, une résistance égale à quatre fois celle qu'il aurait éprouvée à une vitesse deux fois moindre, soit à 200 mètres par seconde.

Des expériences très précises ont été faites depuis longtemps en divers pays à cet égard, et ont montré que cette loi ne se vérifiait approximativement que pour les vitesses inférieures à 240 mètres par seconde, ou supérieures à 420 mètres. Entre 240 mètres et 340 mètres, la résistance de l'air s'écarte de plus en plus de la loi précitée. Entre 340 mètres et 420 mètres, elle s'en rapproche

progressivement. Il est assez curieux de noter que cette vitesse critique de 340 mètres est précisément celle qui correspond à la propagation du son. Est-ce une simple coïncidence? on ne sait, mais il n'est pas absurde de supposer que la vitesse de propagation du son correspond à des conditions particulières d'ébranlement des couches atmosphériques qui influencent, de façon spéciale, le déplacement du projectile.

Nous rappellerons à ce propos — et incidemment — que le sifflement d'un obus arrivant avec une vitesse supérieure à celle de 340 mètres, ce qui est courant avec les pièces d'artillerie actuelle, n'est pas entendu par celui auquel il est destiné, alors que les obus à moindre vitesse préviennent de leur approche; le cas se présente très fréquemment, même dans les tirs de l'artillerie de campagne, car, à longue distance, l'obus a perdu une grande partie de sa vitesse initiale, laquelle est voisine de 500 mètres.

L'INFLUENCE DES GROS CALIBRES

La supériorité d'une artillerie de calibre plus fort résulte d'abord, avec évidence, de la plus grande capacité destructive du projectile dont elle use, mais aussi — ce qui est assez ignoré du public — de l'aptitude plus grande qu'ont les projectiles plus gros à conserver leur vitesse, ce qui explique pourquoi les pièces de gros calibres permettent d'atteindre des buts que l'artillerie légère n'aurait pu toucher. Ainsi un mortier de 28 centimètres, tirant à une vitesse initiale de 320 mètres seulement, peut atteindre des buts situés à 8.300 mètres, alors que le canon de 75, tirant à plus de 500 mètres de vitesse initiale, n'a pas une portée efficace supérieure à 6.500 mètres.

Sans entrer dans des considérations trop théoriques, on peut expliquer les raisons de cette apparente anomalie.

Supposons, pour simplifier, qu'il s'agisse de projectiles sphériques (une remarque analogue s'appliquerait aux projectiles allongés, sous réserve qu'ils soient de forme semblable), et comparons deux projectiles sphériques, dont l'un ait un diamètre double de celui de l'autre, la résistance de l'air étant d'autant plus grande que la surface exposée est plus grande elle-même, sera quatre fois plus forte sur le plus gros projectile que sur le petit. De même qu'un carré peut être divisé en quatre carrés de côté moitié moindre, la surface d'un cercle est égale à quatre fois celle du cercle de rayon ou de diamètre moitié moindre.

Mais, d'autre part, l'énergie de chaque projectile étant proportionnelle à son poids, celle du gros projectile sera huit fois plus grande que celle du plus petit; pour éteindre sa vitesse, il faut lui opposer huit fois plus d'énergie. De même qu'un cube de la forme d'un dé à jouer peut être découpé en huit cubes de côté moitié moindre, ce qui montre que le gros cube pèse autant que huit petits, un projectile sphérique, d'un diamètre déterminé, pèse huit fois plus que celui de diamètre moitié moindre. Inversement si un projectile sphérique pèse 5 kilogrammes, le projectile de diamètre double pèsera 40 kilogrammes.

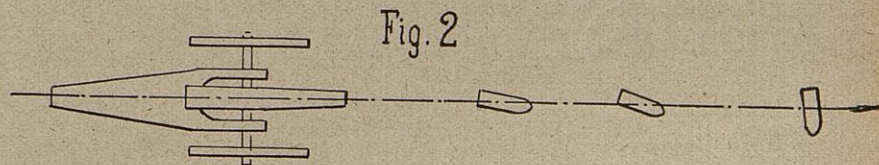
La diminution de vitesse provenant de la résistance de l'air sera donc moindre pour le gros projectile que pour le petit, et, si tous deux ont été lancés avec la même vitesse initiale, le premier perdant moins vite sa vitesse que le second, on démontrerait aisément que, dans ces conditions, sa trajectoire sera plus tendue, c'est-à-dire moins incurvée, et que le projectile ira plus loin avant d'atteindre le sol.

L'emploi des projectiles à formes allongées conduit à l'adoption des armes rayées.

On a songé, depuis longtemps, à remplacer les projectiles sphériques par des projectiles oblongs. On conçoit que l'avant du projectile ayant frayé son passage, la résistance de l'air doit peu influencer sur la partie cylindrique qui suit le même sillage; on aura donc obtenu, pour un même calibre, un projectile ayant très approximativement la même résistance à l'avancement, mais pesant plus lourd, donc ayant une plus grande efficacité et conservant mieux sa vitesse.

On se rend compte aussi que l'on peut donner à l'avant d'un obus oblong une forme plus effilée, qui facilitera sa pénétration dans l'air, ce qui constitue une nouvelle supériorité du projectile oblong par rapport au projectile sphérique. Nous ajouterons même que certains essais, faits avec des projectiles à formes fuyantes à l'arrière, ont donné d'excellents résultats, ce qui justifie l'emploi de projectiles effilés à l'arrière; on avait déjà constaté les effets bienfaisants de l'application de ces formes aux voitures automobiles de course.

Dans l'exécution du projectile oblong, on s'est heurté toutefois à une grosse difficulté tenant à ce que le projectile s'obliquait d'abord sur sa trajectoire, puis se mettait très vite en travers, *se traversait*, suivant l'expression consacrée. Le tir perdait ainsi toute précision et toute portée; si le traversement était complet, c'est-à-dire si l'obus se plaçait tout à fait en travers, la résistance de l'air augmentant dans des proportions énormes, l'obus se rejetait sur le sol bien avant d'avoir atteint le but auquel il était destiné.



Un obus allongé se met en travers de sa trajectoire, s'il n'est pas animé d'un mouvement de rotation autour de son axe.

Pour remédier à cet inconvénient, on a pensé à imprimer au projectile une rotation autour de son axe. A cet effet, l'âme de la pièce a été garnie de *rayures* en hélice, sur lesquelles le projectile se vissait en quelque sorte. Un projectile qui tourne s'oblique moins facilement sur sa trajectoire, je demanderai au lecteur de l'admettre; c'est en vertu du même principe qu'une toupie ne se renverse pas, dès qu'elle s'oblique tant soit peu.

Bien que le principe de rayures fût connu dès la fin du quinzième siècle, il fallut de longs et nombreux tâtonnements pour arriver à une stabilité convenable.

Ce résultat ne fut obtenu qu'en 1828, par le capitaine français Delvigne, pour les armes portatives, et qu'en 1846, par le major piémontais Cavalli, pour les canons.

A l'heure actuelle, toutes les armes de guerre (à de très rares exceptions près : armes destinées à des tirs à courte distance : mortiers, lanceurs de bombes, etc.) sont munies de rayures.

Dans le fusil, ces rayures agissent directement sur la paroi externe du projectile sur lequel elles marquent leur empreinte; dans le canon, elles agissaient autrefois sur des pastilles ou des ceintures de plomb, et aujourd'hui sur une ceinture de cuivre rouge sertie à l'arrière de l'obus. On donne aux rayures une inclinaison progressivement croissante, de façon que la rotation ne soit pas

communiquée brutalement. La longueur des projectiles a pu, grâce aux rayures, être portée jusqu'à sept fois le diamètre, mais elle se tient, en moyenne, aux environs de quatre fois le diamètre.

Une perturbation assez curieuse fut introduite dans le tir par l'emploi des armes rayées, à savoir qu'un canon étant dirigé vers un obstacle, l'obus *dérivait* vers la droite si le canon était rayé à droite (sens de l'hélice d'un tire-bouchon), au lieu de rester dans le plan vertical contenant l'axe du canon, et frappait un point situé plus à droite, ce qui nécessite une correction en direction, variable avec les distances et appelée correction de dérive.

Projectiles examinés au point de vue de leurs effets sur le but, c'est-à-dire au point de vue de leur composition intérieure.

Cet exposé général étant fait, nous pouvons examiner les projectiles au point de vue de leurs effets sur le but, et parler de leur agencement intérieur.

Si le projectile d'artillerie, comparé à celui d'infanterie, possède sur celui-ci, de par son calibre et son poids, ainsi que nous l'avons expliqué, l'avantage d'une portée supérieure, certaines considérations d'ordre pratique, telles que l'augmentation du poids de la pièce et la diminution conséquente de transpor-

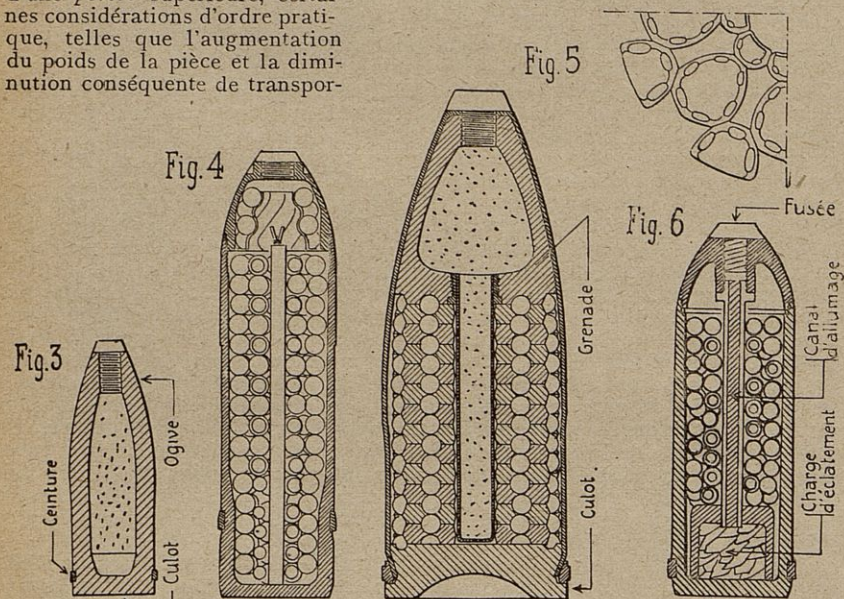


FIG. 3. Obus en fonte avec charge de poudre intérieure. — FIG. 4. Obus à balles en acier. — FIG. 5. Obus à balles à charge avant; les balles sont séparées par des galettes de fonte dont on voit, à côté, un spécimen. — FIG. 6. Obus à balles à charge arrière.

tabilité, s'opposent cependant à ce que la longueur d'un canon soit, toutes proportions gardées, la même que celle d'un fusil. Dans ces conditions, l'énergie de la poudre étant moins parfaitement utilisée, cet avantage ne subsiste pas dans son intégralité.

Néanmoins, et indépendamment de la question de portée, l'énergie contenue dans les projectiles lancés par l'artillerie reste supérieure, eu égard à leur poids, à celle des projectiles d'infanterie. Ils sont capables d'effets destructeurs supérieurs; mais la nature de ces effets semble les destiner plutôt au renversement d'obstacles contre lequel le fusil serait impuissant, qu'au tir contre des troupes.

Les résultats obtenus dans le tir contre des troupes par un projectile agissant par sa seule masse paraissent, malgré une portée et une capacité destructive supérieures, en notoire disproportion avec l'importance du matériel mis en œuvre.

Cette considération conduisit à la création d'obus portant ou renfermant des corps inflammables ou explosifs destinés à agir sur les troupes, autrement que par leur masse seule.

Tout d'abord, et avant même l'usage des armes à feu, les projectiles furent garnis de poix, de façon à produire des brûlures, ou de substances asphyxiantes et pestilentielles, destinées à augmenter également l'effet destructeur.

Plus tard, on en vint à l'emploi de projectiles creux, renfermant une certaine charge de poudre destinée à les faire exploser, et à diviser ainsi l'obus en un certain nombre de fragments formant autant de projectiles séparés. On s'attache, dans ce cas, à obtenir une fragmentation aussi grande que possible, sous la réserve que les fragments aient un poids suffisant pour mettre un homme hors de combat.

Plus avant encore dans cette voie, on construisit des obus dans lesquels la fragmentation était opérée par avance; ces obus renfermaient un certain nombre de balles de plomb et de rondelles de fonte, dont les morceaux venaient s'ajouter aux fragments de l'enveloppe; ces obus possédaient dans l'ogive, c'est-à-dire à l'avant du projectile, une charge de poudre destinée à assurer leur éclatement. Les balles elles-mêmes se trouvaient enrobées, soit dans une matière inerte, soufre ou résine, soit dans de la poudre comprimée, dont la déflagration venait s'ajouter à celle de la charge de rupture.

Enfin un autre mode de construction consiste à constituer l'obus comme un petit canon. Pour cela, on place une charge de poudre à l'arrière des balles en avant; dans ce cas, on ne compte pas sur l'éclatement de l'enveloppe, mais simplement sur la séparation de l'ogive.

L'idée de renfermer des balles dans les projectiles est assez ancienne; elle paraît due à un officier anglais nommé Shrapnell, qui, voulant porter au loin les effets de la mitraille, fit éclater les obus sphériques remplis de balles pendant leur trajet dans l'air, de manière à faire ouvrir l'enveloppe par l'explosion d'une charge intérieure et à laisser aux balles la liberté de continuer leurs mouvements en vertu de la vitesse acquise.

Que l'invention ait été ou non due à cet officier, le nom de *shrapnell* (ou

shrapnel) est resté attaché à cette sorte de projectile dont les Anglais firent les premiers usages, pendant les guerres d'Espagne du premier Empire.

Dans certains obus à balles, la poudre était simplement mélangée aux balles, et le chargement était fort simple; mais il arrivait souvent que, sous l'effet du frottement et des pressions que les balles exerçaient au départ du coup, la poudre prenait feu, et l'obus éclatait prématurément. Pour éviter ces accidents, les Anglais employèrent une poudre peu inflammable et ne contenant pas de soufre. En France, on préféra séparer la poudre des balles; on aggloméra ces dernières au moyen de soufre fondu, et on laissait à la partie supérieure l'espace nécessaire pour la petite charge de poudre.

On constata assez vite que les effets de ces projectiles étaient peu supérieurs à ceux des obus ordinaires, car, la plupart du temps, la partie antérieure du projectile était seule brisée, et le fond restait en bloc intact avec son chargement; aussi dut-on revenir à des procédés de construction plus rationnels, qui donnèrent naissance au type d'obus à mitraille à parois peu résistantes, dans lesquels les balles sont séparées par des rondelles de fonte destinées à se fragmenter, ou au type d'obus dans lequel les balles sont enrobées dans une composition de poudre suffisamment comprimée pour éviter les éclatements prématurés et les tassements.

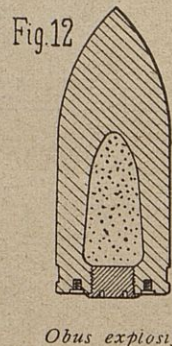
Les Allemands ont en service, dans leur matériel de 77 millimètres de campagne, un obus mixte dans lequel la projection des balles est accompagnée de l'éclatement des parois.

OBUS EXPLOSIFS PROPREMENT DITS

À l'apparition des explosifs puissants, dont la dynamite fut le prototype, on en profita pour augmenter l'efficacité du tir de l'artillerie contre les obstacles en remplaçant l'obus ordinaire, c'est-à-dire l'obus à charge de poudre intérieure, par un obus chargé en explosif brisant.

Actuellement la désignation d'*obus explosif* se rapporte à peu près exclusivement à cette sorte de projectile.

Il fallut prendre des précautions nouvelles pour l'emploi des nouveaux explosifs, — quitte à rendre plus difficiles l'amorçage de l'explosif, — car une explosion prématurée pouvait détruire une pièce, ainsi que les hommes et le matériel environnant. Par un retour inverse, on dut employer, pour assurer l'explosion, des artifices spéciaux, dont nous parlerons plus loin.



NECESSITE D'UN EXPLOSIF DONNANT DE LA FUMEE

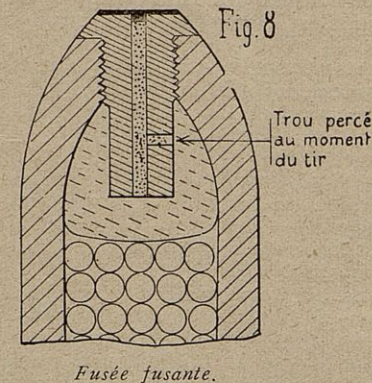
Notons en passant que, dans l'établissement d'un projectile, on doit toujours se préoccuper de la visibilité de l'éclatement sans laquelle l'observation des points de chute, et par conséquent le réglage du tir, est impossible.

En effet, pour régler un tir, on commence à tirer à une distance que l'on apprécie sur la carte, ou au moyen d'instruments spéciaux. Si le coup est court, c'est-à-dire tombe avant l'obstacle, on *allonge* le tir jusqu'à obtenir un coup long; à ce moment, on dit que l'on a obtenu la *fourchette* ou que l'on a encadré le but, et il ne reste qu'à parachever le réglage entre les distances correspondant à ces coups.

LES FUSÉES

FUSÉE FUSANTE

Nous avons passé jusqu'ici sous silence les procédés employés pour provoquer l'éclatement du projectile en un point de sa trajectoire choisi par avance.



Fusée fusante.

L'organe destiné à provoquer l'éclatement se nomme *fusée*. Cette dénomination provient de ce que le premier procédé appliqué, lequel n'a pas été complètement abandonné, consistait à allumer au départ du coup l'extrémité d'un tube renfermant de la poudre qui brûlait avec une certaine lenteur en *fusant*.

Comme on connaissait la longueur sur laquelle la poudre brûlait pour chaque seconde et dixième de seconde, il suffisait, pour obtenir l'inflammation de l'explosif contenu dans l'obus après un temps donné, de percer ce tube à la distance voulue pour qu'il communiquât sa flamme à la charge intérieure au moment opportun.

Sans entrer dans les détails de construction d'une fusée, nous en donnons ci-dessus un croquis suffisamment explicatif.

FUSÉE PERCUTANTE

Un autre organe d'allumage destiné à faire éclater le projectile au moment où il touche un obstacle a conservé improprement le nom de *fusée*; mais dans ce cas on dit que la fusée est une *fusée percutante*.

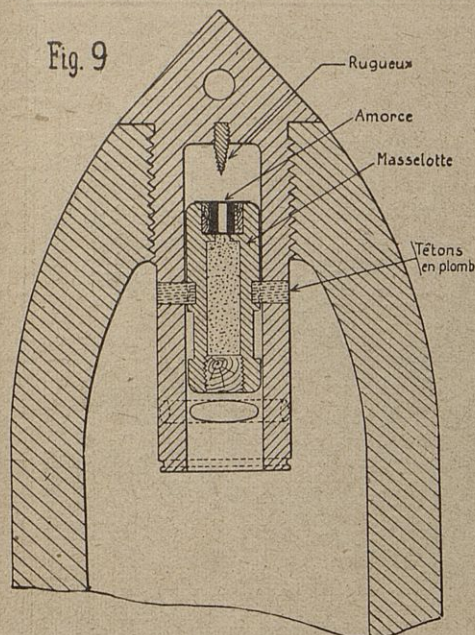
Il est bien évident qu'un obus chargé en explosif et destiné à détruire un obstacle matériel quelconque aura son maximum d'efficacité s'il éclate en touchant l'obstacle; la fusée percutante assure ce résultat.

Le mécanisme d'une fusée percutante est un peu plus compliqué que celui d'une fusée fusante. Au départ du coup, la fusée est *armée* par le choc que le gaz produit sur le fond du culot; à ce moment, elle est prête à fonctionner; et, un *percuteur* dont le rôle est analogue à celui du percuteur de fusil, se trouve libéré et se porte vers l'amorce dès que le projectile rencontre un obstacle ou, inversement, un organe portant l'amorce est lancé vers une pointe formant percuteur.

L'armement préalable est une condition de sécurité sans laquelle on risquerait fort de voir éclater des projectiles dans les caissons au cours des transports.

La fusée percutante est employée parfois pour le tir contre les troupes, mais, dans ce cas, pour qu'elle produise son maximum d'efficacité, on la dispose de façon que le projectile ait le temps de ricocher avant d'éclater. À cet effet, il existe à l'intérieur de la fusée un dispositif que l'on pourrait comparer à une fusée fusante en miniature.

A titre documentaire, nous indiquerons qu'il existe des fusées dites à double effet, jouant le rôle de fusée fusante et de fusée percutante ; en ce



FUSÉE PERCUTANTE. — Une « masselotte » portant une amorce et une charge de poudre est retenue en arrière. Quand l'obus touche l'obstacle, l'amorce vient frapper sur une pointe nommée « rugueux », ce qui la fait détoner et provoque l'éclatement du projectile.

cas, si la fusée fusante n'a pas fonctionné, ou si son réglage est tel qu'elle éclaterait trop tard, l'éclatement se produira au moment du choc sur l'obstacle.

CONDITIONS DE TIR

Le matériel d'artillerie de campagne fait du tir à grande vitesse initiale ; la trajectoire est tendue, c'est-à-dire peu incurvée et l'on dit que l'on fait du tir de plein fouet. Lorsqu'il s'agit de tirer sur des troupes défilées, c'est-à-dire placées derrière des abris avec des pièces de campagne, le tir fusant lui-même n'est pas toujours efficace, ainsi que l'indique le croquis ci-dessous, c'est ainsi que se manifeste l'utilité des obusiers, canons plus gros et propor-

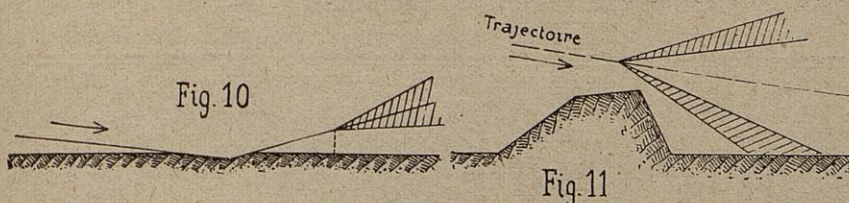


FIG. 10. Tir percutant ; l'éclatement est retardé de façon que l'obus ait le temps de ricocher après avoir rencontré l'obstacle qui le fait éclater. — FIG. 11. Tir fusant ; l'éclatement du projectile est provoqué en l'air de façon que l'artillerie de campagne puisse atteindre des troupes abritées. Les hachures montrent la zone dans laquelle se répartissent les éclats.

tionnellement plus courts que ceux de campagne, mais à plus petite vitesse initiale. La forme courbe de leur trajectoire permet d'obtenir, sans qu'il soit besoin pour le point d'éclatement d'une précision délicate à obtenir avec les armes à trajectoire tendue, un tir très efficace contre des troupes abritées.

Ce serait donc une erreur de travailler toujours dans le sens de l'augmentation de la vitesse initiale, puisque les trajectoires tendues présentent, sur certains points, une infériorité.

DIVERS EXPLOSIFS

Les explosifs renfermés dans les projectiles d'artillerie sont divers. On trouve la poudre noire à grains fins, dans l'obus ordinaire. Chez nous, la mélinite, ou plutôt les mélinites — car il en existe quatre types réglementaires, — succèdent à la dynamite, laquelle était constituée par un mélange de nitro-glycérine et de sable ; son invention était due au Suédois, M. Nobel.

Les mélinites sont constituées par des mélanges de proportions diverses de mélinite proprement dite et de crésylithe ; les Allemands emploient surtout l'acide picrique et le trotyl.

La mélinite est un corps dangereux à manier, comme on peut s'en douter, mais il ne suffit pas d'éviter toutes causes mécaniques de détonation, il faut encore et surtout la soustraire au contact de la plupart des métaux, sous peine de la voir détoner spontanément ; aussi est-on obligé d'étamer les parois des obus en acier qui doivent la renfermer, car l'étain est un des rares métaux industriels qui ne provoque pas sa décomposition spontanée.

Pour faire détoner la mélinite fondue qui se trouve dans les obus, on recourt à certains procédés dont le détail complet ne saurait trouver place ici ; nous dirons, toutefois, que l'on agit par cascade ; une amorce de fulminate de mercure (substance employée pour les amorces de toutes les cartouches de chasse ou de guerre) fait détoner une petite charge de mélinite pulvérulente plus sensible que la mélinite fondue. Chaque explosif est enfoncé dans une gaine métallique suffisamment résistante ; l'explosion est d'autant plus violente que le récipient est plus résistant, et on n'assure l'explosion complète de la mélinite fondue qu'à la condition d'avoir une explosion très violente en son voisinage. Ceci conduit également à l'emploi d'obus à parois résistantes, mais une autre considération oblige déjà à se préoccuper de la résistance mécanique des obus servant de vase à des corps eux-mêmes facilement déformables.

Il faut éviter que ces vases puissent se briser sous l'effort considérable provoqué par le tir ; au départ du coup, chaque parcelle de métal exerce sur les voisines une pression égale environ à 20.000 fois son poids, ce qui donne une idée de l'importance du choc.

LES POUDRES

LA POUDRE NOIRE. — INFLUENCE DE LA GROSSEUR DES GRAINS

Pour terminer, nous dirons quelques mots des poudres employées au lancement des projectiles.

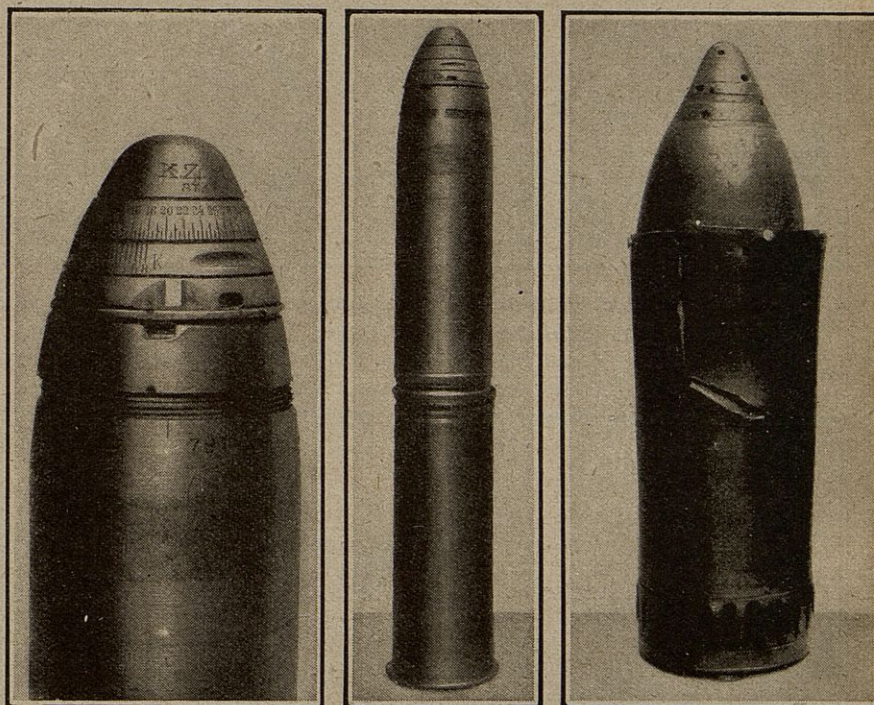
La poudre noire est connue de très longue date. Sa composition a peu varié depuis les temps les plus reculés (75 parties de salpêtre, 15 parties de charbon, 10 parties de soufre) ; mais il faut signaler que la grosseur des grains est très variable suivant l'arme à laquelle cette poudre est destinée.

Si l'on mettait, en effet, dans un canon de la poudre noire fine, on pourrait provoquer un éclatement du canon car, la flamme se propageant en même temps sur toute la surface des grains, la poudre brûlerait presque instantanément ; c'est, par contre, grâce à cette propriété que la poudre noire à grains fins peut être employée comme explosif dans les obus ordinaires.

Si l'on emploie de gros grains la flamme se propage, au contraire, beaucoup plus lentement. On comprend que si l'on prend un bloc de poudre de la forme d'un dé à jouer et que l'on coupe ce dé de façon à former huit cubes de dimensions deux fois plus petites, on aura doublé la surface d'inflammation et augmenté la rapidité de combustion et, par conséquent, la sensibilité de la poudre.

POUDRES SANS FUMÉE

Les poudres sans fumée, dont la composition chimique est toute différente de celle des poudres noires, possèdent, outre l'avantage de leur progressivité, celui de la suppression du nuage qu'accompagne leur déflagration, nuage qui, obscurcissant l'espace, rend impossible la rapidité du tir et décèle rapidement à l'ennemi la position des batteries.



La première figure représente l'obus universel des Allemands, dit « obus unitaire » ; obus à la fois explosif et obus à balles de leur 77 ; il forme, avec sa fusée, un ensemble d'une extrême complication et n'a donné que de médiocres résultats. — La figure du milieu représente la cartouche du 77 allemand. — La troisième est la photographie d'un obus à balles anglais de 125 m/m, tiré dans la bataille de la Marne.

Les poudres sans fumée, utilisées dans l'artillerie française et dans l'artillerie allemande, diffèrent dans leur composition chimique et se présentent également, mais c'est secondaire, sous des aspects différents. Leur couleur varie du jaune au brun. Alors que la poudre française est constituée par des lamelles réunies en petits fagots ligaturés, la poudre employée par nos adversaires est tubulaire et ressemble fort aux tubes du macaroni que nous livre l'épicier.

LES CARTOUCHES

Autrefois, les charges de poudre étaient mises dans des sachets que l'on plaçait dans la bouche à feu, après y avoir introduit le projectile ; de nos jours, les nécessités du tir rapide ont conduit pour notre artillerie de campagne — et même la plupart des pièces d'artillerie lourde — à l'adoption des cartouches complètes analogues aux cartouches utilisées dans l'infanterie. L'obus est alors serti dans un tube de cuivre constituant la douille, tube renfermant de la poudre et à l'arrière un tube porte-amorce qui donne une grande flamme lorsque le percuteur vient frapper sur l'amorce.

Grâce à l'emploi de ces cartouches et à celui du frein hydraulique supprimant le recul de l'affût, notre artillerie, la première du monde, peut arriver à tirer, dans de bonnes conditions, vingt coups par minute.

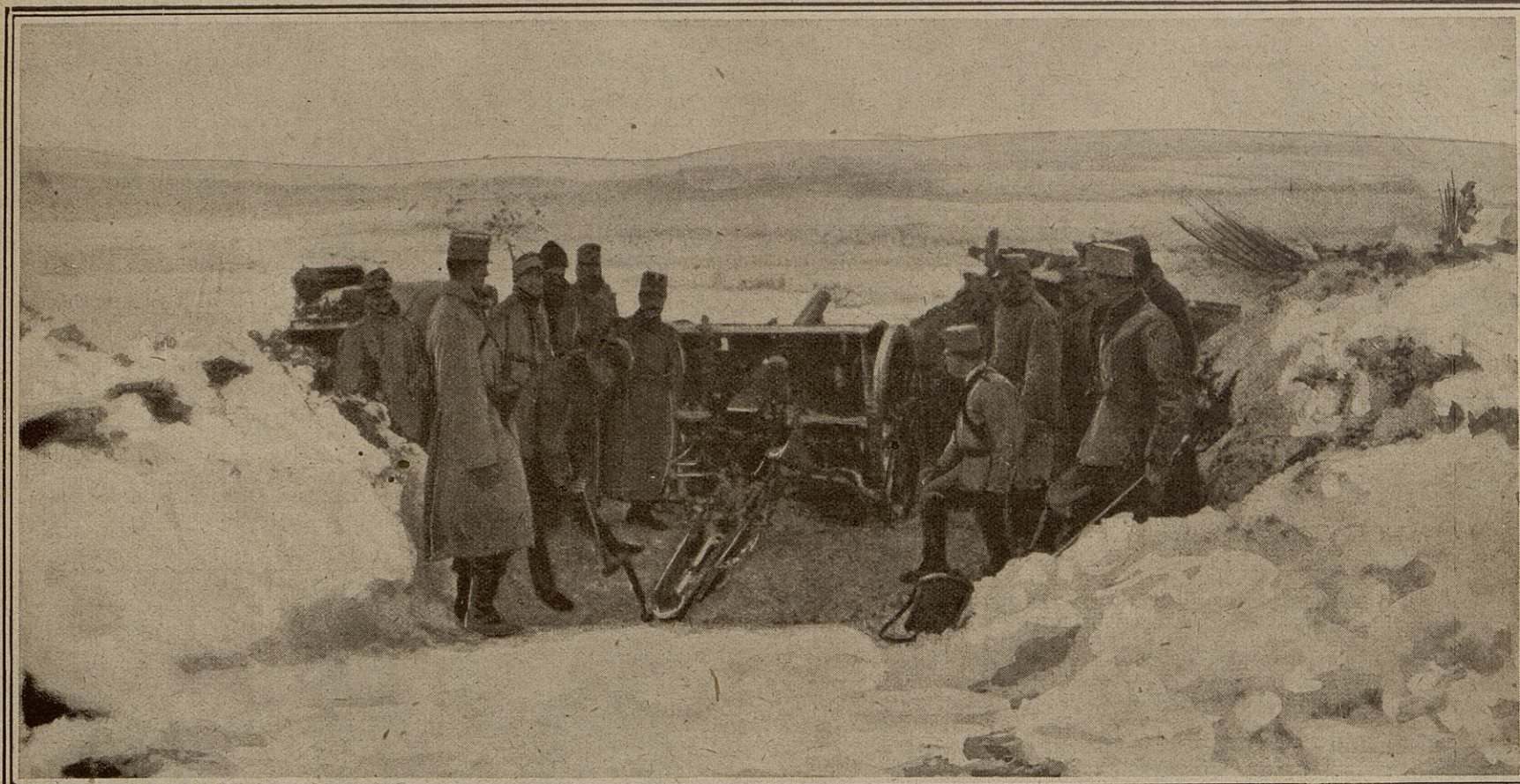
Ce résultat, que nous fûmes les premiers à atteindre en 1897, nous avait assuré, pendant plusieurs années, une supériorité écrasante sur l'artillerie allemande ; il fut réalisé au lendemain de la transformation de l'artillerie allemande, qui datait de 1896 ; celle-ci tirait seulement huit coups par minute.

Effrayée du danger qu'elle courait, l'Allemagne ne put cependant pas faire les frais d'un matériel complètement nouveau, mais transforma celui qu'elle venait de construire en conservant le tube du canon, les roues et le caisson, ainsi que ses munitions, mais en remplaçant la culasse et l'affût.

Nous avons vu que ce rattachement n'avait pas suffi pour les hausser à notre niveau et que l'œuvre due à la collaboration de Deport et Sainte-Claire Deville dominait de bien loin celle de Krupp et d'Ehrhardt..., pour notre plus grande espérance.

POL D'ESTIVAL.

CHEZ NOS ENNEMIS

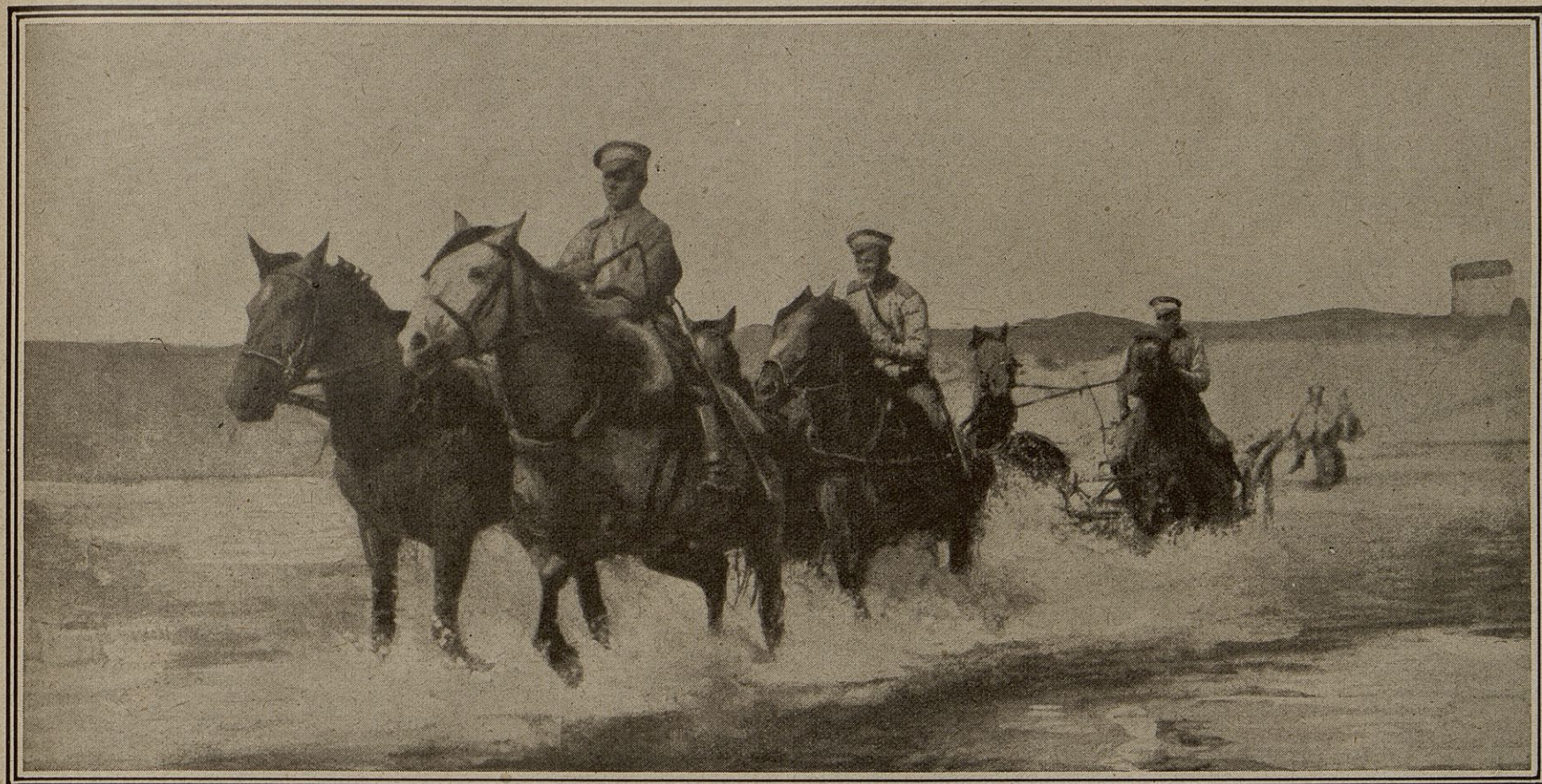


Les Autrichiens, bien qu'ils soient toujours battus, disposent d'une nombreuse artillerie; toutefois il apparaît que leurs pièces de campagne sont notablement inférieures à leurs pièces de siège qu'ils ont prêtées aux Allemands. Dans les plaines de la Galicie, couvertes de neige, voilà des artilleurs autrichiens mettant en position une batterie de campagne.



Le froid a toujours combattu avec les Russes. Les dépêches nous ont appris que les Allemands s'efforçaient d'empêcher les lacs de Mazurie de se congeler; en Pologne ils ont à lutter aussi contre cet ennemi implacable, l'hiver. Ici, ils s'emploient à dégager des glaces le pont de fortune qu'ils ont jeté sur la rivière.

CHEZ NOS ALLIÉS



Le matériel et l'équipement des armées russes n'ont rien laissé à désirer ; on savait que leur cavalerie était remarquable, et les nouveaux exploits des cosaques ne le cèdent point aux anciens. Mais l'artillerie de nos alliés a été une révélation ; voilà une batterie qui traverse une rivière ; les chevaux sont solides et ardents, les conducteurs jeunes et robustes.



Les Allemands ont été fort surpris de la puissance et de la justesse du tir de l'artillerie russe. Dans la plupart des rencontres, leurs canons, même ceux dont ils attendaient tant de merveilles, ont été réduits au silence ; par cette photographie, on peut juger des ravages causés dans une batterie allemande par le tir précis de l'artillerie de nos alliés.

LE KAISER ET SES SOLDATS



C'est en rampant, en se dissimulant le plus possible que les soldats allemands vont prendre place dans leurs tranchées, devant lesquelles leurs fusils sont alignés, tout prêts pour le tir.



Nous donnons ici la plus récente photographie de Guillaume II ; elle a été prise lors de sa dernière visite au quartier général du kronprinz, que l'on aperçoit à la gauche de son père.



Des soldats allemands se sont embusqués dans ce cimetière. Pendant que les uns lisent ou se reposent, les autres surveillent les abords ; des meurtrières pratiquées dans le mur permettent de voir au loin, dans la campagne.

BOU-ZIAN

du 2^e Turcos

Par LÉON SAZIE

CHAPITRE SEPTIÈME

BOU-ZIAN PORTE UN MESSAGE

Ly eut des journées dures. Les Allemands essayaient, en masses épaisses, de passer au prix des plus gros sacrifices. Les nôtres tenaient ferme. L'infanterie était engagée, les zouaves la soutenaient, et les tirailleurs donnaient joyeusement. C'est ainsi qu'un de ces jours héroïques, tous nos amis se trouvaient engagés dans la même action : le sergent Denizot, dit Benizop, et les zouaves Ramonet et même Chaloum, les turcos Bou-Zian, ses quatre camarades ; on devait même rencontrer le fantassin Durand, dit Douro !

Au hasard des manœuvres pour l'occupation des tranchées, nos amis zouaves et turcos se rencontrèrent un soir dans le même secteur, dans le même boyau.

Voici que dans la nuit, de la tranchée allemande, retentit le chant strident d'une flûte, modulant un chant lent, monotone, un lied, une prière.

Les zouaves, les turcos écoutèrent :

— Les Boches faire musique, dit Bou-Zian, nos autres faire aussi.

Alors les turcos se mirent à hurler comme font les chiens de tente la nuit. Les zouaves firent de même et la petite flûte boche dut se taire sous ces hurlements qui ameutèrent les échos de la plaine.

Le silence s'établit ensuite, que rien ne se montrant en face, pas un coup de fusil ne venait troubler...

Et la petite flûte, tout à coup, se fit encore entendre, dominant les rires gros, épais des Boches. Cette fois la flûte jouait un air de marche des troupes françaises.

Les aboiements des chiens couvrirent encore son chant strident. Nouveau silence et nouvelle reprise de petite flûte qui entonnait la *Marseillaise* !...

Bien que cela fût inutile, car on ne tirait que sur de la terre, les zouaves, les turcos firent un feu d'enfer pour couvrir ce chant... cette insulte...

La flûte alla cependant jusqu'au bout du chant de France et les Boches applaudirent longuement... Zouaves et turcos rageaient.

Les officiers, qui rageaient autant que leurs hommes, avaient des ordres précis. Ils les devaient exécuter en dépit de tout. On devait tenir la tranchée, n'en pas bouger, mais empêcher les Allemands d'avancer.

— Ci bon, dit Bou-Zian à ses compagnons. Nos allons faire comme ci nos entende pas la floute... Comme ça li Boche peut pas se fote di nos autres !

La flûte entonna le *Chant du Départ*, puis la *Marche Lorraine*, puis *Tipperary*... Dans la tranchée française on ne bougea pas... Cris, hurlements, coups de fusil, rien ne répondit à la provocation.

Les Allemands commencèrent à s'étonner de ce silence. Ils n'applaudirent plus leur petite flûte... Ils attendaient, ils écoutaient, anxieux... et, maintenant, les turcos, les zouaves riaient silencieusement.

Ils ne rirent pas longtemps. La petite flûte fit entendre la marche des zouaves : « Pan ! pan ! l'Arbi !... » Les zouaves se regardèrent entre eux et la baïonnette frissonna au bout de leur fusil...

Comble de profanation, ensuite la flûte siffla la chanson des turcos :

Les turcos sont de bons enfants
Mais il ne faut pas qu'on les gêne,
Sans quoi, la chose est certaine,
Les turcos deviennent méchants !...

Maintenant, les turcos grognaient...

Bou-Zian s'en alla trouver son camarade le sergent Denizot... Entre eux, au bout de la tranchée, eut lieu un court conciliabule.

Voici ce que ces enragés résolurent, sur le plan de Bou-Zian : Bou-Zian voulait tout simplement couper le cou au joueur de flûte qui osait, sur une flûte boche,

faire entendre l'air des turcos. Alors, Bou-Zian, ses quatre camarades, Denizot, Ramonet, quelques zouaves... Chaloum serait laissé dans la tranchée comme soldat de liaison..., allaient ramper jusqu'à la tranchée allemande...

Pour que les Boches ne pussent apercevoir les turcos, les zouaves de la tranchée française, dès que la flûte recommencerait, feraient un feu terrible, mais en tirant en l'air. Les Boches s'imagineraient qu'on leur tirait dessus et ils se terreraient...

Ce fut ce qui arriva. La petite flûte entonne encore une fois la chanson des turcos ; la tranchée française s'éclaire et tonne.

Par le bout de la tranchée, Bou-Zian, Benizop, leurs camarades sont sortis. Les voilà qui se glissent sous les fils de fer... et sous le feu de leurs camarades.

Le feu des Français s'arrête, net... Bou-Zian, Benizop ont sauté dans la tranchée allemande où l'on applaudissait, où l'on riait... Ce fut un joli carnage.

Mais, de la tranchée française, on a vu les camarades disparaître dans la tranchée allemande... C'est de la folie, mais il faut porter secours à ces audacieux.

— En avant ! crie le lieutenant Baroude.

Les zouaves, les turcos bondissent, la tranchée est enlevée.

— Ma lieutenant, cria Bou-Zian triomphant, j'ai coupé sifflet di Boche.



— QUI SQUI T'ÉCRIVE CARTA, QUAND TI FAUT PARLER TON Z'APPAREIL ?

Plusieurs fois les Allemands essayèrent de reprendre la tranchée, ce fut en vain.

Furieux d'être arrêtés, les Allemands lancèrent de nouvelles troupes ; nos renforts ne pouvaient arriver qu'un peu plus tard. Il fallait donc que la ligne avancée supportât encore le choc formidable. Or le général commandant l'action avait reçu de cette ligne un message annonçant le fléchissement fatal. Il fit répondre :

« Tenez ! Tenez encore..., jusqu'au dernier, ou nous sommes perdus ! »

La communication était faite par un poste de liaison téléphonique établi dans un petit bois, à quatre cents mètres de la ligne de feu. Entre ce petit bois et la ligne, un champ ravagé, que la mitraille balayait sans répit. Dans une tranchée sous bois, quatre hommes étaient chargés du téléphone. Or le poste téléphonique reçut bien l'ordre à transmettre du général, mais, après plusieurs essais, il répondit :

« On ne peut plus transmettre les ordres, les fils sont coupés... »

Le sort de la journée dépendait du dernier effort, du suprême sacrifice. Le général donna l'ordre de réparer le fil téléphonique ou de porter de vive voix la recommandation de tenir toujours, quand même. En même temps, il fit envoyer quelqu'un voir ce qui se passait dans ce poste téléphonique. Ce fut le lieutenant Pirou que l'on chargea de cette mission, et, naturellement, Bou-Zian qui demanda à aller là-bas.

Donc Bou-Zian partit, suivant le fil comme piste, et il arriva au trou dans lequel se terrait le poste téléphonique.

Il poussa un cri de joie et d'étonnement en reconnaissant Durand et en le voyant pleurer tout en écrivant rapidement, avec un mauvais crayon, quelques lignes sur un bout de papier.

— Ya lagah Douro, lui cria-t-il, quisqui t'écrit carta, quand ti faut parler ton z'appareil ?

— J'écris, répondit Durand, mes adieux à ma femme, à mon enfant..., parce que, dans quelques instants, je serai tué... Nous avons reçu le commandement de rétablir le fil ou de porter de vive voix les ordres du général... Trois camarades sont partis..., les voilà étendus dans le champ. J'étais le plus âgé, c'est mon tour... On trouvera sur mon cadavre cette lettre..., on l'enverra à ma femme..., et...

— Quisqui ti chante !... s'écria Bou-Zian, qui, jusque-là, avait écouté avec une solennelle gravité. Toi, ti boge pas d'ici.

— Je dois transmettre l'ordre.

— Ci moi...

— Toi ?

— Xactement. Lieutenant Baroude me dire venir ici, oniquement por ça.

Durand regarda Bou-Zian avec étonnement, avec angoisse.

— Non, finit-il par dire, c'est moi qui ai reçu l'ordre, je dois aller...

Bou-Zian l'interrompit, se fâcha :

— Écoute quisqui j'i parle, dit-il, moi, caporal 2^e tarailor por toi, simple fantassin di France. Ji commande ici...

Impérieux, il demanda à Durand quel était l'ordre à transmettre..., et il dit à Durand de l'écrire sur un bout de papier... Durand n'avait que le papier sur lequel il avait commencé sa lettre... Bou-Zian lui fit écrire l'ordre sur le verso, et il glissa le papier dans son ceinturon.

— Maintenant, dit-il à Durand, toi ti pas boger d'ici..., toi ti garde ton macanique téléphone..., moi ji cours là-bas...

Et il sauta hors de la tranchée... Comme jalons, il avait les corps des trois camarades de Durand... Il passa à côté d'eux, se disant que si ce pauvre Douro était venu jusque-là, il aurait été la même chose...

...C'est au moment le plus terrible qu'il tomba dans la première tranchée française, en éclatant de rire.

— D'où sors-tu, toi ? lui cria avec stupéfaction le capitaine, en le voyant apparaître.

Mais Bou-Zian rectifia la position et tendit au capitaine le bout de papier de Durand.

« Tenir toujours, lut le capitaine, tenir quand même..., jusqu'au dernier. »

Le capitaine jeta un coup d'œil plein de tristesse et de rage dans sa tranchée...

— Jusqu'au dernier, fit-il... Bien... Mais ce ne sera pas long !...

Puis, voyant de l'autre côté du feuillet quelques lignes écrites, il les lut machinalement :

« Ma chère femme, je te dis adieu. Je t'embrasse ainsi que notre enfant... Le téléphone, dont je suis chargé, est coupé. Je vais porter un ordre..., et comme mes trois camarades qui l'ont essayé sont tués, moi aussi, je... »

La lettre n'allait pas plus loin. Le capitaine regarda Bou-Zian. Il comprit, il devina le sublime dévouement du turco, il lui prit les mains :

— Tu as un cœur aussi bon, lui dit-il, que tu es un brave soldat...

Il ajouta :

— Ici, toutes les places sont des places d'honneur. Mais mets-toi à côté de moi, et faisons le coup de feu !

Il cria :

— Mes amis, nous devons tenir jusqu'au dernier... Il n'y aura pas de dernier..., et nous tiendrons quand même... Courage !... Vive la France !...

Dans la tranchée écrasée sous la mitraille, épuisée, qui s'était tue un moment, et que les Allemands croyaient déjà tenir, les cris de : « Vive la France ! » retentissent, la fusillade reprend de plus belle, dominée par le cri de guerre des Kabyles que pousse Bou-Zian, que répètent les soldats...

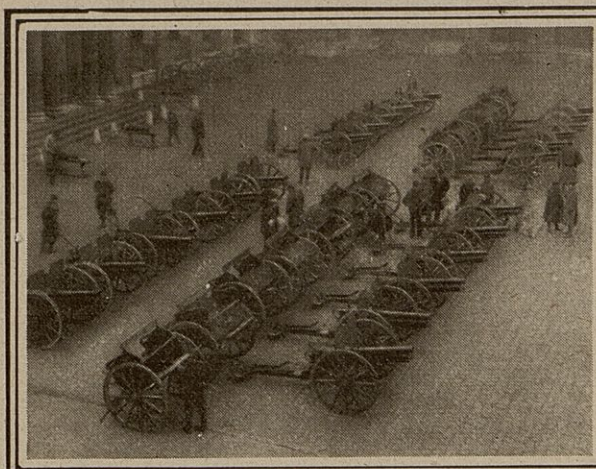
... L'homme préposé au téléphone peu après vint dire au capitaine :

— Le téléphone marche..., on annonce les renforts, on vient à notre secours...

Pendant que Bou-Zian emportait le message, Durand, simple fantassin de France, s'était engagé sur le chemin où ses trois compagnons avaient été tués, et il avait réparé, raccordé la ligne du téléphone.

(A suivre.)

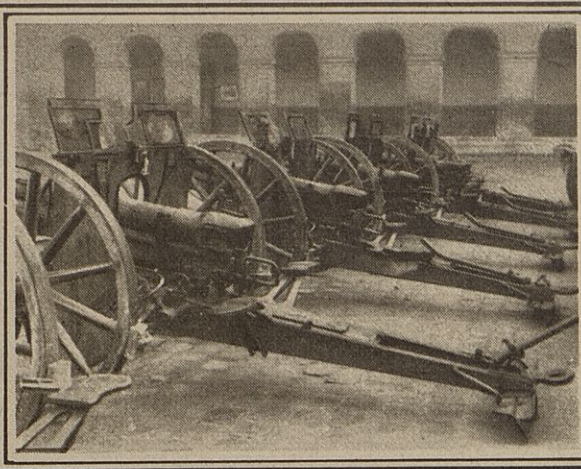
LES ACTUALITÉS



Une exposition des trophées pris aux Allemands est organisée au Musée de l'armée.



La mission de la Croix-Rouge japonaise est arrivée à Paris.



Déjà dans la cour d'honneur des Invalides sont rangés des canons enlevés aux Boches.

SUR LE FRONT RUSSE

C'est maintenant qu'apparaît la puissance des formidables effectifs de l'armée russe. Notre alliée peut attaquer au nord de la Prusse orientale, continuer son offensive vers Thorn, envoyer les armées nécessaires pour repousser les forces austro-allemandes qui se sont portées sur les Carpathes et pour envahir la Hongrie et, en même temps, concentrer assez de troupes devant Varsovie pour opposer un mur inébranlable aux furieux assauts de l'armée allemande de von Mackensen. Et encore faut-il ajouter à ces armées celle qui vient d'infliger une si sanglante leçon aux Turcs dans le Caucase.

Le rouleau à vapeur fait sentir sa pression sur tout l'immense front qui s'étend du Niémen à l'extrémité orientale des Carpathes en passant au-devant de Varsovie.

L'avance russe a progressé en Prusse orientale, au nord de Pilkalen et de Gumbinnen; le Niémen doit être suffisamment gelé pour permettre le passage des troupes et des canons; d'autre part, la garnison de Königsberg doit être si réduite qu'elle ne peut menacer sérieusement le flanc droit des Russes.

Sur la rive droite de la Vistule, l'offensive russe s'est portée à vingt-cinq kilomètres de la frontière prussienne; sous sa pression, les corps d'armée allemands ont dû reculer.

Aussi, pour opérer une diversion, ou croyant que le centre russe a été dégarni, le maréchal von Hindenburg multiplie-t-il ses attaques sur les positions en avant de Varsovie; le combat a été violent sur le front Borgimow, Poumine, Voliachellowka; le tir excellent de l'artillerie russe domina le feu

des pièces allemandes et infligea de grosses pertes à l'infanterie. Le général von Mackensen avait lancé plus de quatorze régiments contre les positions russes. Non seulement nos alliés ont résisté, mais ils ont avancé et se sont emparés de la position stratégique de Voliachellowka.

La collection complète du "Pays de France"

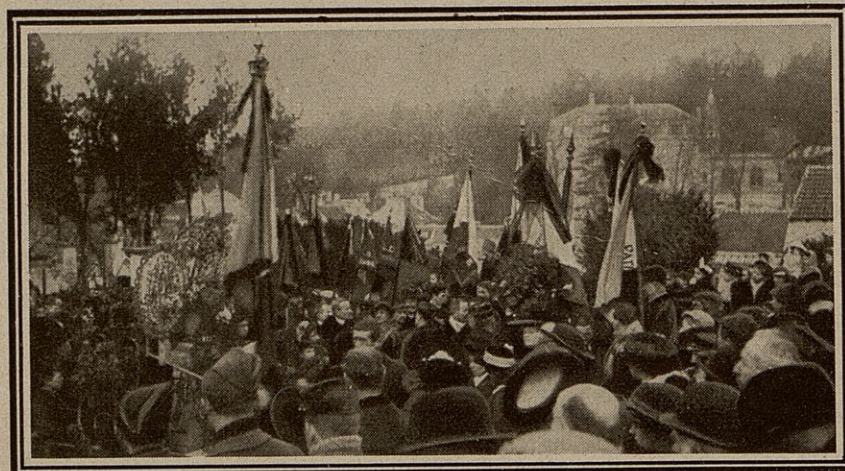
Nous avons reçu de nombreuses demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France ».

Un nouveau tirage des numéros parus, depuis le n° 1, se fait en ce moment, et, sous peu, nous pourrions donner satisfaction à toutes les demandes.

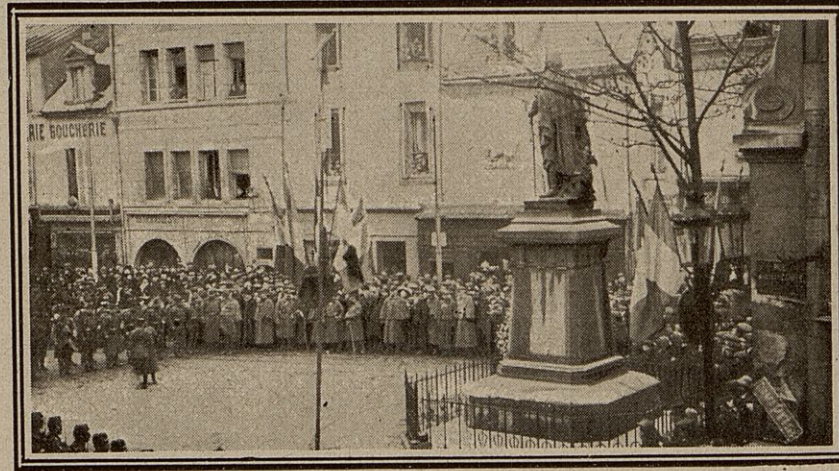
Dès maintenant tous les lecteurs du « Pays de France » qui voudraient s'assurer une collection complète, depuis le n° 1, sont priés d'en faire la demande aux marchands de journaux qui leur livrent habituellement notre publication.

Achat de documents pour le "Pays de France"

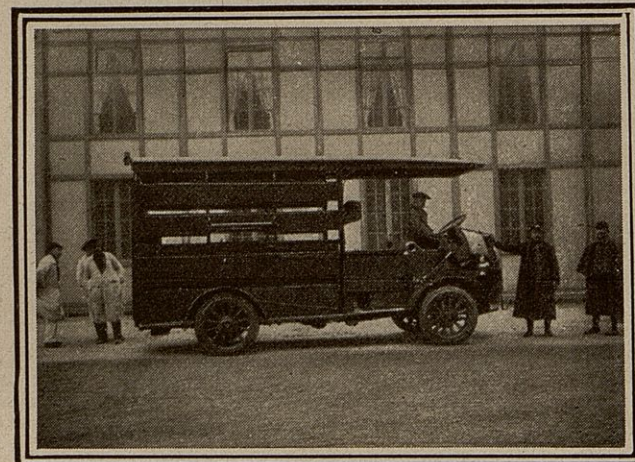
Le « Pays de France » achète aux plus hauts prix tous les documents intéressants: PHOTOGRAPHIES, DESSINS, ARTICLES, etc., et plus particulièrement ceux qui se rapportent à la guerre actuelle.



L'anniversaire de la mort de Paul Déroulède.



Les délégations au monument de Garibaldi à Dijon.



Van automobile pour le transport des chevaux blessés.



Obsèques à Paris d'un soldat musulman mort de ses blessures.



Ce van a été offert à la ville de Paris par un riche Américain.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EN CARICATURES



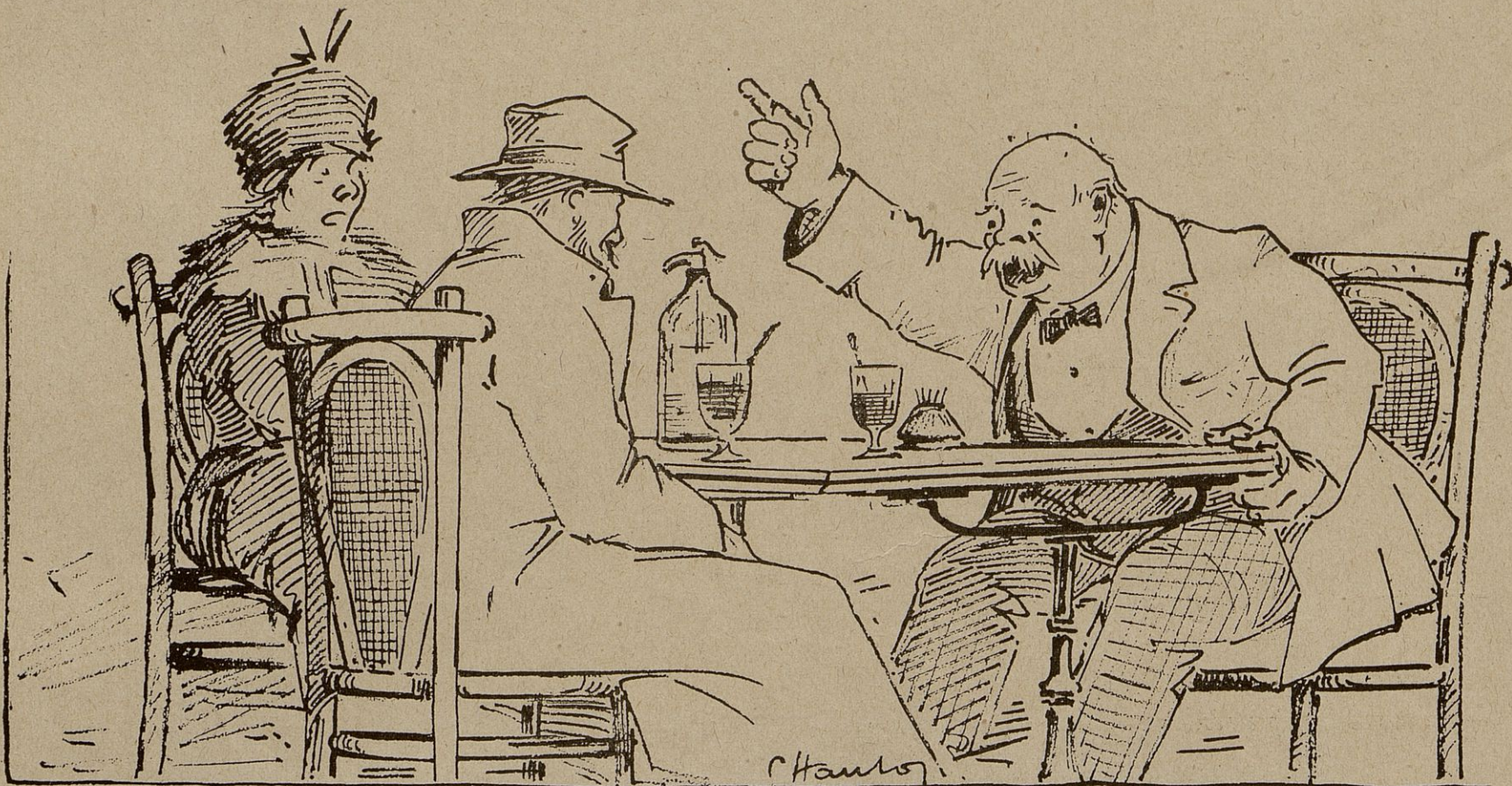
LE RAPPORT

— J'ai atteint l'école maternelle et la cathédrale, Sire; mais j'ai manqué l'hôpital!



LA RÉCOMPENSE SUPRÊME

— Vous avez déjà la Croix de Fer? Je vous donne la Croix de Cuivre! Dans l'Empire c'est infiniment plus rare!



UN STRATÈGE

— Oui, monsieur! s'ils ont mis un corps d'armée contre nous à cet endroit c'est qu'ils avaient dégarni ailleurs! Alors! Alors!!! Pourquoi est-ce qu'on n'a pas attaqué là où il manquait? Pourquoi? Pourriez-vous me le dire, monsieur ???